

La collection « Peuples et Civilisations » a été fondée en 1924  
par Louis Halphen et Philippe Sagnac  
qui en ont assuré la direction jusqu'à leur disparition.  
Cette œuvre a été poursuivie depuis 1965  
par Maurice Crouzet, lui-même disparu en 1973.  
Nous souhaitons ici leur rendre hommage.

L'Editeur

LE MONDE GRIN ET L'ORIENT

PEUPLES ET CIVILISATIONS

# LE MONDE GREC ET L'ORIENT

**ÉDOUARD WILL**

*Professeur honoraire à l'Université de Nancy II*

**CLAUDE MOSSÉ**

*Professeur à l'Université de Paris VIII*

**PAUL GOUKOWSKY**

*Professeur à l'Université de Nancy II*

**TOME II**

**LE IV<sup>e</sup> SIÈCLE**

**ET L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE**

**Compléments bibliographiques  
1975-1988**



**PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**



93  
706538

DL-05051990-11801

LE MONDE GREC  
ET L'ORIENT

ÉDOUARD WILL

PAUL GOUKOWSKY

CLAUDE MOSSÉ

TOME II

LE IV<sup>e</sup> SIÈCLE

ET L'ÉPOQUE HELLENISTIQUE

Compléments bibliographiques  
1978-1988

ISBN 2 13 042985 8  
ISSN 0768-5246

Dépôt légal — 1<sup>re</sup> édition : 1975  
3<sup>e</sup> édition : 1990, avril

© Presses Universitaires de France, 1975  
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



105218

## AVANT-PROPOS

Lorsque, il y a une dizaine d'années, j'acceptai de procéder à ce qui ne devait être que la révision de l'édition primitive, mon intention était d'y procéder seul. Lorsqu'il m'apparut en revanche que la simple révision devait céder le pas à une refonte totale, il ne tarda pas à m'être clair que, si je m'obstinais à poursuivre solitairement ma tâche, son achèvement serait rejeté à une date lointaine, avec ce double inconvénient que le public, et notamment le public étudiant, serait encore durablement privé d'un instrument de travail dont la nécessité se faisait sentir — et, en ce qui me concerne, que ce travail de synthèse hypothéquerait pour je ne savais combien d'années d'autres travaux auxquels je n'entendais pas renoncer. Il m'apparaissait aussi que les ouvrages individuels monumentaux n'étaient plus de notre temps : la documentation et la bibliographie moderne se sont aujourd'hui multipliées dans des proportions telles qu'il n'est plus guère possible à un homme seul de tout maîtriser. C'est le jour même où j'oblins sans peine du regretté Maurice Crouzet que l'ancien volume fût dédoublé, que j'oblins aussi de lui d'abandonner une partie de ma tâche au profit de collaborateurs. Mlle Cl. Mossé et M. P. Goukowsky, sur lesquels se porta mon choix, en tant que meilleurs connaisseurs français du IV<sup>e</sup> siècle et du règne d'Alexandre, respectivement, acceptèrent aussitôt de me seconder et je leur en dois une très vive et amicale reconnaissance. Seules sont donc miennes, dans ce volume, les pages relatives au monde hellénistique postérieur à la mort d'Alexandre.

Un mot encore. Il y a, dans ce livre, une chose qui ne me satisfait pas mais qui tient à l'organisation générale de la collection, et c'est le choix de la paix d'Apamée comme terme inférieur de l'exposé des événements politiques. L'histoire politique du monde hellénistique ne s'interrompt pas en 188/7. Elle ne s'interrompt pas davantage en 168/7, à la disparition du royaume de Macédoine, ni même en 146 avec la fin des libertés grecques, ni même en 133 avec la fin du royaume de Pergame : seule l'élimi-

Avant-propos

nation de l'Empire lagide y met un terme en 30. Mais le fait que son moteur est désormais de plus en plus (mais de loin pas exclusivement !) romain fait qu'elle est traitée — autrement sans doute qu'elle n'eût dû l'être ici — dans La conquête romaine d'A. Pignaniol, volume auquel je renvoie donc le lecteur, tout en l'avertissant que le point de vue romain qui y est adopté exclut certains aspects de l'histoire hellénistique proprement dite où Rome n'avait rien à voir.

Ed. W.

Un mot encore. Il y a dans ce livre, une chose qui ne me satisfait pas mais qui tient à l'organisation générale de la collection et c'est le choix de la part d'Apollon comme terme inflexible de l'exposé des événements politiques. L'histoire politique du monde hellénistique ne s'intéresse pas en 1887. Elle ne s'intéresse pas davantage en 1887, à la disparition du royaume de Médonie, ni même en 146 avec la fin des libertés grecques, ni même en 133 avec la fin du royaume de Pergame, ni même l'élimination de l'empire séleucide. Il y a une dizaine d'années, l'accroissement de la collection était d'y procéder seul. Lorsqu'il m'apparut en revanche que la simple réimpression de ce qui est paru dans le tome I ne tarderait pas à m'être utile, si je m'obstinais à continuer solennellement ma tâche, son accomplissement serait retardé à une date lointaine, avec ce double inconvénient que le public, et notamment le public étudiant, serait encore davantage pris d'un instrument de travail dont la nécessité se faisait sentir — et, en ce qui me concerne, que ce travail de synthèse hypothétique pour je ne sais combien d'autres travaux auxquels je n'entendais pas renoncer. Il m'apparut aussi que les ouvrages individuels monumentaux n'étaient plus de notre temps : la documentation et la bibliographie modernes se sont aujourd'hui multipliées dans des proportions telles qu'il n'est plus guère possible à un homme seul de tout maîtriser. C'est le jour même où j'étais sans peine du regrettable Maurice Croiset que l'ancien volume fut déboulé, que j'étais aussi de lui d'abandonner une partie de ma tâche au profit de collaborateurs. Mlle Cl. Mossé et M. P. Goukowsky, sur lesquels se porta mon choix, en font que meilleurs connaisseurs français du IV<sup>e</sup> siècle et du règne d'Alexandre, respectivement occupèrent aussitôt de me succéder et je leur en dois une très vive et amicale reconnaissance. Seules sont donc minues dans ce volume, les pages relatives au monde hellénistique postérieur à la mort d'Alexandre.



## ABRÉVIATIONS

|                     |  |
|---------------------|--|
| A.C. ....           | <i>L'Antiquité Classique.</i>  |
| Aeg. ....           | <i>Aegyptus.</i>   |
| A.J.A. ....         | <i>American Journal of Archaeology.</i>  |
| A.J.Ph. ....        | <i>American Journal of Philology.</i>  |
| Ath. ....           | <i>Athenaeum.</i>  |
| B.C.H. ....         | <i>Bulletin de Correspondance Hellénique.</i>  |
| B.S.A. ....         | <i>Annual of the British School, Athens.</i>   |
| Chr.Eg. ....        | <i>Chronique d'Egypte.</i>   |
| Cl.Ph. ....         | <i>Classical Philology.</i>  |
| Cl.Q. ....          | <i>Classical Quarterly.</i>  |
| Cl.R. ....          | <i>Classical Review.</i>   |
| G.R.B.S. ....       | <i>Greek, Roman and Byzantine Studies.</i>   |
| Gymn. ....          | <i>Gymnasium.</i>  |
| Hist. ....          | <i>Historia. Zeitschrift für Alte Geschichte.</i>  |
| Hist. Ztschft. ..   | <i>Historische Zeitschrift.</i>  |
| IG. ....            | <i>Inscriptiones Graecae.</i>  |
| J.H.S. ....         | <i>Journal of Hellenic Studies.</i>  |
| J.J.P. ....         | <i>Journal of Juristic Papyrology.</i>   |
| J.R.S. ....         | <i>Journal of Roman Studies.</i>   |
| Mnem. ....          | <i>Mnemosyne.</i>  |
| N.C. ....           | <i>Numismatic Chronicle.</i>   |
| OGIS. ....          | <i>DITTENBERGER, Orientis Graeci Inscriptiones Selectae.</i>   |
| P.d.P. ....         | <i>La Parola del Passato.</i>  |
| PW. ....            | <i>PAULY-WISSOWA, Real-Encyclopädie der Altertums-<br/>wissenschaft.</i>                                     |
| R.B.Ph.H. ....      | <i>Revue Belge de Philologie et d'Histoire.</i>  |
| R.E.A. ....         | <i>Revue des Etudes anciennes.</i>   |
| R.E.G. ....         | <i>Revue des Etudes grecques.</i>  |
| R.F. ....           | <i>Rivista di Filologia.</i>   |
| R.H. ....           | <i>Revue Historique.</i>   |
| Rh.M. ....          | <i>Rheinischer Museum.</i>   |
| R.I.D.A. ....       | <i>Revue internationale des Droits de l'Antiquité.</i>   |
| R.Num. ....         | <i>Revue de Numismatique.</i>  |
| R.Ph. ....          | <i>Revue de Philologie.</i>  |
| ROSTOVITZEFF, SEHHW | <i>M. ROSTOVITZEFF, The Social and Economic<br/>History of the Hellenistic World, 3 vol. (Oxford, 1941).</i> |
| S.E.G. ....         | <i>Supplementum Epigraphicum Graecum.</i>  |

- Staatsverträge, II, III *Die Staatsverträge des Altertums, Zweiter Band : Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 700 bis 338 v. Chr.,* bearbeitet von H. BENGTSON (Munich-Berlin, 1962); *Dritter Band : Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 338 bis 200 v. Chr.,* bearbeitet von H. H. SCHMITT (Munich, 1969).
- Syll<sup>3</sup>. . . . . DITTENBERGER, *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, 3<sup>e</sup> éd.
- T.A.P.A. . . . . *Transactions and Proceedings of the American Philological Association.*
- TOD, II . . . . M. N. TOD, *A Selection of Greek Historical Inscriptions*, vol. II.
- V.D.I. . . . . *Vestnik drevnei Istorii.*
- WELLES . . . . C. B. WELLES, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period* (New Haven, 1934).
- Z.f.P. . . . . *Zeitschrift für Papyrologie.*

## LIVRE PREMIER

### LE IV<sup>e</sup> SIÈCLE (403-336)

PAR

CLAUDE MOSSÉ

Alexandre Lyssandre dans le port du Pirée, les villes reviennent, et l'on commença à démolir les murailles et à brûler des joues de fille, dans un grand enthousiasme, tout pensant que ce jour marquait pour la Grèce le début de la liberté.

Tout ainsi que Xénophon conclut son récit des derniers jours de la guerre du Péloponnèse, cette guerre qui avait pendant plus d'un quart de siècle dressé les cités grecques les unes contre les autres, et dont la fin signifiait pour les Grecs la ruine de l'empire qu'Athènes avait étirée en mer Egée avec une rapidité qui était allée croissant à mesure qu'elle avait été davantage contestée.

Les choses pourtant n'étaient pas aussi simples. La guerre était déroulée sur de multiples théâtres et de nombreux combats s'y étaient trouvés engagés. L'or perse n'avait pas été étranger à la victoire de Sparte. L'équilibre réalisé au milieu du V<sup>e</sup> siècle avait été détruit et, pour que l'Hellade connût bientôt la liberté, il importait que se constituât rapidement un nouvel équilibre que Sparte seule semblait capable de réaliser. Sparte fallait-il qu'elle en eût le désir et les moyens.

Mais le problème n'était pas seulement politique et militaire. Les guerres avaient entraîné de multiples destructions sur lesquelles nous ne sommes bien renseignés que pour Athènes, où les dernières comédies d'Aristophane témoignent de la gravité d'une misère surtout ressentie par les ruraux. Mais l'Attique n'avait

1. Sur ces événements, voir le volume précédent.

Steinwörterg. II, III. Die Steinwörterg. der Altertümer, Zweiter Band : Die Verträge der griechisch-orientalischen Welt von 700 bis 338 v. Chr., bearbeitet von H. Bawerzen (München, Berlin, 1922) ; Dritter Band : Die Verträge der griechisch-orientalischen Welt von 338 bis 200 v. Chr., bearbeitet von H. H. Schwab (München, 1922).

Spä. . . . . *Spä. . . . .*

T.A.P.A. . . . . *Transactions and Proceedings of the American Philological Association.*

Top. II. . . . . *Top. II. . . . .*

F.D.J. . . . . *F.D.J. . . . .*

Wallis. . . . . *Wallis. . . . .*

Z.F.P. . . . . *Z.F.P. . . . .*

CLAUDE MOSSÉ

## INTRODUCTION

### LE MONDE GREC AU LENDEMAIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

« Alors Lysandre avec sa flotte entra dans le port du Pirée, les exilés revinrent, et l'on commença à démolir les murailles au rythme des joueuses de flûte, dans un grand enthousiasme, tous pensant que ce jour marquait pour la Grèce le début de la liberté. »

C'est ainsi que Xénophon conclut son récit des derniers jours de la guerre du Péloponnèse, cette guerre qui avait pendant plus d'un quart de siècle dressé les cités grecques les unes contre les autres, et dont la fin signifiait pour les Grecs la ruine de l'hégémonie qu'Athènes avait exercée en mer Egée avec une âpreté qui était allée croissant à mesure qu'elle avait été davantage contestée<sup>1</sup>.

Les choses pourtant n'étaient pas aussi simples. La guerre s'était déroulée sur de multiples théâtres et de nombreux peuples s'y étaient trouvés engagés. L'or perse n'avait pas été étranger à la victoire de Sparte. L'équilibre réalisé au milieu du v<sup>e</sup> siècle avait été détruit et, pour que l'Hellade connût vraiment la liberté, il importait que se constituât rapidement un nouvel équilibre que Sparte seule semblait capable de réaliser. Encore fallait-il qu'elle en eût le désir et les moyens.

Mais le problème n'était pas seulement politique et militaire. La guerre avait entraîné de multiples destructions sur lesquelles nous ne sommes bien renseignés que pour Athènes, où les dernières comédies d'Aristophane témoignent de la gravité d'une misère surtout ressentie par les ruraux. Mais l'Attique n'avait

1. Sur ces événements, voir le volume précédent.

pas, il s'en fallait, le privilège des dévastations. Le Péloponnèse, la Grèce centrale avaient aussi été atteints, et les troubles qu'on devine derrière la conspiration de Cinadon<sup>1</sup> disent assez que Sparte elle-même n'avait pas échappé à la misère commune. La guerre avait également remis en question les institutions les mieux établies. A Athènes, la démocratie avait été renversée en 411, puis rétablie sous une forme extrême qui n'avait pas tardé à succomber au lendemain de la défaite et sous la pression de l'ennemi. Certes, le régime avait été restauré, et cette restauration témoigne de l'attachement du *dèmos* aux institutions traditionnelles. Les esprits n'en avaient pas moins été marqués par des événements dont le souvenir demeurait proche. Ailleurs, la victoire spartiate s'était souvent traduite par l'élimination des hommes attachés à l'alliance athénienne, par le renversement des régimes démocratiques et leur remplacement par des oligarchies étroitement contrôlées par les garnisons spartiates. D'où la multiplication des bannissements et des exils, préludes à de futures revanches. Sparte enfin devait sa victoire à l'or perse qu'avait admirablement su utiliser Lysandre : mais sa politique et les moyens mis en œuvre pour l'appliquer étaient la négation même de ce qui avait fait la grandeur de Sparte au VI<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle.

De fait, plus encore que par les destructions matérielles et que par les changements politiques, c'est par l'apparition d'un nouvel état d'esprit, par le bouleversement des valeurs traditionnelles que se manifestent les conséquences de la guerre. Thucydide l'avait admirablement senti en rédigeant ses pages sur la peste (II, 53), ou en faisant le bilan des désordres provoqués par la guerre (III, 82 sqq.). Non seulement les luttes civiles avaient pris une ampleur et une violence encore jamais connues, mais les règles morales et religieuses avaient été bafouées. Et la paix revenue n'apportait pas le retour pur et simple au passé. Les conséquences n'en étaient peut-être pas immédiatement sensibles mais allaient s'affirmer au cours du siècle, non seulement par la remise en question des croyances traditionnelles, mais encore par l'apparition de nouveaux modes de pensée révélateurs de la crise de la cité et annonciateurs de l'époque hellénistique.

Hors de la Grèce propre, les séquelles de la guerre n'étaient pas moins sensibles. A l'est, l'Empire perse semblait avoir tiré

1. *Infra*, p. 100.

de grands avantages de son rôle d'arbitre et de pourvoyeur des armées grecques, et le iv<sup>e</sup> siècle sera marqué par ses constantes interventions dans la vie des cités grecques et par son désir d'apparaître comme le garant de la paix entre elles. Mais ces prétentions ne doivent pas faire illusion. L'Empire perse n'est plus ce qu'il avait été quand Darius s'apprêtait à lancer son armée contre le monde des cités. La relative facilité avec laquelle les mercenaires grecs engagés par Cyrus le Jeune allaient pénétrer jusqu'au cœur de l'Asie dit assez la faiblesse de cet édifice disparate. La plus grande indépendance des satrapes, singulièrement de ceux des provinces occidentales, annonce une désagrégation qui ne fera que s'accélérer et dont les cités grecques de la côte joueront plus ou moins habilement. L'on comprend que l'idée d'une conquête de cet Empire, prélude à de nouvelles fondations coloniales, ait pu dès le début du siècle apparaître à certains comme le meilleur moyen de résoudre la crise du monde grec.

À l'ouest, la Sicile s'était trouvée elle aussi engagée dans la guerre du fait des interventions athéniennes, qui avaient eu en principe pour but de défendre les cités grecques de l'île contre les prétentions de Syracuse. L'échec d'Athènes renforça l'hégémonie de la grande colonie corinthienne qui, au début du iv<sup>e</sup> siècle, sous la ferme direction de Denys, apparaît comme seule capable de s'opposer à l'avance carthaginoise, comme seule capable aussi de défendre les Grecs d'Italie du Sud contre la menace grandissante des populations montagnardes indigènes. Plus à l'ouest, enfin, au contact du monde celtique, Marseille, poste avancé de l'hellénisme, connaît une renaissance qui sera brève, mais dont les prolongements seront d'une grande importance pour la diffusion de la civilisation grecque en Gaule.

Tel se présente le monde grec à l'aube du iv<sup>e</sup> siècle.

II. — SPARTE AU DÉBUT DU IV<sup>e</sup> SIÈCLE. — LES PROBLÈMES.

Pendant les dernières années de la guerre du Péloponnèse, la politique spartiate avait été dominée par la personnalité de

1. Le Grec d'Occident sera enlevé rétrospectivement, *infra*, p. 104.  
2. Devalade à Corinthe. — Toutes les histoires générales du monde grec font le point de la situation au début du iv<sup>e</sup> siècle. On se reportera donc à la bibliographie générale t. II, p. 523 n. 1 et p. 525 n. 1. Le seul ouvrage important paru depuis est celui de R. CRAIG, *Sparta and her social problems*, Ithaca, 1971 (avec une importante bibliographie).  
3. Sur les aspects plus spécialement athéniens de cette période, voir le chapitre suivant, qui donnera aussi des compléments bibliographiques.



## PREMIÈRE PARTIE

# HISTOIRE POLITIQUE DU MONDE GREC ÉGÉEN AU IV<sup>e</sup> SIÈCLE<sup>1</sup>

## CHAPITRE PREMIER

### L'HÉGÉMONIE SPARTIATE<sup>2</sup>

Quand s'ouvre le IV<sup>e</sup> siècle, une cité domine le monde égéen : Sparte. Lysandre, vainqueur à Aigos Potamoi, a installé des garnisons spartiates dans toutes les anciennes possessions athéniennes, chez tous les alliés d'Athènes. Forts de l'appui du Roi et de ses satrapes, les Spartiates dominent l'Égée, et Athènes, démantelée, privée de sa flotte, encore mal remise des troubles qui ont suivi la défaite, ne peut espérer relever la tête. Pourtant, dès les premières années du siècle, Athènes allait s'efforcer de rétablir ses positions égéennes. Mais, jusqu'en 378, elle allait se heurter à la résistance de Sparte. Et quand celle-ci en vint enfin à accepter un partage de l'hégémonie avec Athènes, ce devait être pour succomber peu après sous les coups de Thèbes<sup>3</sup>.

#### I. — SPARTE AU DÉBUT DU IV<sup>e</sup> SIÈCLE : LES PROBLÈMES.

Pendant les dernières années de la guerre du Péloponnèse, la politique spartiata avait été dominée par la personnalité de

1. La Grèce d'Occident sera envisagée séparément, *infra*, p. 156.

2. OUVRAGES A CONSULTER. — Toutes les histoires générales du monde grec font le point de la situation au début du IV<sup>e</sup> siècle. On se reportera donc à la bibliographie donnée t. I, p. 53, n. 1 et p. 57, n. 1. Le seul ouvrage important paru depuis est celui de P. OLIVA, *Sparta and her social problems*, Prague, 1971 (avec une importante bibliographie).

3. Sur les aspects plus spécifiquement athéniens de cette période, voir le chapitre suivant, qui donnera aussi des compléments bibliographiques.

Lysandre<sup>1</sup>. Celui-ci avait su donner à Sparte une flotte puissante grâce à l'aide financière du Grand Roi et de son fils Cyrus le Jeune. Passant outre à la tradition spartiate de repliement sur le continent, il avait lancé sa cité dans une politique maritime et porté la guerre en Asie où il avait compris que se trouvaient les bases de la puissance athénienne. Vainqueur, il rentrait aurolé de prestige : sa statue, à Delphes, voisinait celles des dieux dans le monument commémorant Aigos Potamoi ; à Samos, d'où il avait chassé les démocrates partisans d'Athènes pour établir un régime oligarchique, des honneurs exceptionnels lui avaient été décernés et les fêtes en l'honneur d'Héra, protectrice de l'île, avaient pris le nom de *Lysandreia* ; à Sparte même, et contrairement à la tradition, il avait été réinvesti dans sa charge de navarque : le premier, il préfigurait ces stratèges tout-puissants qu'allait connaître le iv<sup>e</sup> siècle.

Mais, par sa personne comme par sa politique égéenne, il se séparait profondément des habitudes spartiates. La cité était alors profondément divisée entre tenants de la tradition et partisans de la nouvelle politique égéenne, ces divisions ne faisant que traduire, mais aussi exaspérer les contradictions nouvelles de la société spartiate. L'action de Pausanias, qui avait ménagé entre les démocrates du Pirée et les modérés de la ville une paix à laquelle seuls demeuraient étrangers les oligarques d'Eleusis, amis de Lysandre, est significative des oppositions qui régnaient alors entre ceux qui dirigeaient la politique spartiate, et le procès intenté peu après au roi montre que les partisans de Lysandre n'avaient pas renoncé à infléchir la politique spartiate dans le sens de l'hégémonie maritime. Faut-il rattacher à cette politique les facilités qui furent accordées au Spartiate Clearchos pour recruter des mercenaires destinés à soutenir le jeune prince Cyrus contre son frère aîné Artaxerxès II ? Ce n'est pas impossible, car on sait par Xénophon, qui fut de l'expédition, quels liens unissaient Lysandre à Cyrus. L'entreprise des « Dix-Mille » échoua à Counaxa, où Cyrus trouva la mort, et l'affaire n'apparaîtrait que comme un banal épisode des rivalités entre Achéménides si Xénophon, promu par les circonstances chef de cette bande de mercenaires égarés au cœur de l'Asie, n'avait raconté dans l'*Anabase* leur pénible retour. Mais l'affaire des « Dix-Mille » devait peser sur la politique spartiate.

Deux problèmes inextricablement mêlés découlaient, en

1. Voir le volume précédent.

effet, de l'orientation donnée par Lysandre à la politique extérieure de sa cité. Ayant installé des garnisons et des oligarchies à sa dévotion (les *décarchies*) dans les îles de l'Égée, Sparte se trouvait affrontée aux problèmes qu'avait connus Athènes au siècle précédent. Pour maintenir son hégémonie, il lui fallait disposer des ressources financières nécessaires au paiement des mercenaires qui, au côté des régiments de *néodamodes*<sup>1</sup>, tenaient une place de plus en plus importante dans son armée. Or les institutions traditionnelles de Sparte s'opposaient à la poursuite d'une telle politique : non seulement les éphores et la *gerousia* ne voyaient pas sans inquiétude les généraux se conduire de façon de plus en plus personnelle — mais les moyens matériels manquaient. Pendant la guerre, Sparte avait pu faire face aux nécessités financières grâce aux subsides du Grand Roi et de ses satrapes, mais la mort de Cyrus le Jeune créait une situation difficile qu'aggravait encore l'hégémonie égéenne : Sparte en effet se trouvait placée dans les conditions mêmes qui avaient été celles d'Athènes au siècle précédent et par là même contrainte d'assumer, face aux Perses, la défense des Grecs d'Asie. On voit le dilemme : maintenir les positions de Sparte dans l'Égée impliquait une attitude hostile au Grand Roi, mais aussi et de façon contradictoire, ne se pouvait concevoir sans l'aide financière de celui-ci. On comprend dès lors que le problème des relations avec l'Empire perse ait été fondamental.

Mais Sparte n'était pas seule maîtresse de la décision. La victoire commune avait été acquise avec l'aide des alliés péloponnésiens. Or ceux-ci ne voyaient pas sans déplaisir l'essor de l'hégémonie spartiate. En 404, les deux plus puissantes alliées de Sparte, Corinthe et la Confédération béotienne dominée par Thèbes, avaient refusé de s'associer à la paix conclue avec Athènes et n'avaient pas envoyé de contingents à l'armée emmenée par Pausanias en Attique en 403. Les Thébains, en outre, n'avaient pas hésité à accueillir les chefs démocrates exilés et à leur fournir les moyens de rentrer en Attique<sup>2</sup>. En 399 enfin, quand Sparte avait voulu contraindre Elis à se soumettre et à s'acquitter des frais de la guerre, Corinthe et les Béotiens avaient refusé de s'associer à la campagne menée contre la cité récalcitrante. C'est donc seule que Sparte devrait agir pour maintenir une hégémonie de plus en plus contestée sur le continent.

1. Cf. le volume précédent, p. 442, n. 3.

2. Voir le volume précédent, p. 398.

II. — SPARTE ET LA PERSE : L'EXPÉDITION D'AGÉSILAS, LA GUERRE DE CORINTHE ET LA PAIX DU ROI.

Le prétexte à l'intervention spartiate fut la reprise en main des cités grecques de la côte asiatique par le satrape Tissapherne. Thibron débarqua en Asie à la tête d'une armée comprenant 4 000 soldats péloponnésiens, 1 000 *néodamodes* de Laconie et 300 cavaliers athéniens, auxquels s'adjoignirent bientôt les rescapés des Dix-Mille. Une alliance avait été conclue avec l'Égypte, alors en rébellion contre l'Empire perse<sup>2</sup>, pour assurer le ravitaillement des troupes. Thibron s'empara d'un certain nombre de cités mais, rappelé à la suite d'une plainte des alliés, il ne put mener l'armée en Carie, but avoué de l'expédition. A la différence de Thibron, son successeur Dercyllidas mena la guerre plus en diplomate qu'en soldat : il amorça un rapprochement avec Tissapherne pour faire porter ses coups sur le seul Pharnabaze, satrape de Phrygie Hellespontique, et sut se ménager des complicités parmi les gouverneurs perses. Il réussit aussi à s'emparer de la plus grande partie de l'Eolide, rendant leur liberté aux cités grecques et vivant sur le pays. Puis, après avoir conclu une trêve avec Pharnabaze, il passa en Chersonnèse, afin de défendre les cités de la péninsule contre les incursions des Thraces. Au printemps de 397, il repassa en Asie : la situation avait alors évolué, car les deux satrapes occidentaux songeaient à unir leurs forces pour chasser les Grecs. Les deux armées se rencontrèrent près de Magnésie du Méandre, mais une trêve

1. OUVRAGES A CONSULTER. — Outre les ouvrages généraux, voir : H. W. PARKE, *The development of the second Spartan empire*, *J.H.S.*, L, 1930, pp. 37 sqq. ; R. E. SMITH, *Lysander and the Spartan empire*, *Cl.Ph.*, XLIII, 1948, pp. 145 sqq. ; Id., *The opposition to Agesilaus' foreign policy 394-371*, *Hist.*, II, 1953-1954, pp. 274 sqq. — Sur la guerre de Corinthe : P. TREVES, *Note sulla guerra corinzia*, *R.F.*, XV, 1937 ; Id., *Introduzione alla storia della guerra corinzia*, *Ath.*, XVI, 1938, pp. 65 sqq. ; 164 sqq. ; S. ACCAME, *Ricerche intorno alla guerra corinzia*, Turin, 1951 ; D. KAGAN, *Corinthian politics and the revolution of 392 B.C.*, *Hist.*, XI, 1962 ; S. PERLMAN, *The causes and the outbreak of the Corinthian war*, *Cl.Q.*, XIV, 1964, pp. 64 sqq. ; Ch. D. HAMILTON, *The politics of revolution in Corinth, 395-386 B.C.*, *Hist.*, XXI, 1972, pp. 21 sqq. — Sur la période qui précède la Paix du Roi : F. NOLTE, *Die historisch-politischen Voraussetzungen des Königsfrieden*, Bamberg, 1923 ; les textes relatifs à la Paix du Roi sont rassemblés dans *Staatsvertr.*, II, n° 242, où l'on trouvera aussi les textes relatifs aux traités des années suivantes ; sur la Paix du Roi et les autres « paix communes » du IV<sup>e</sup> s., voir T. T. B. RYDER, *Koine Eirene. General Peace and Local Independence in Ancient Greece*, Oxford, 1965.

2. *Infra*, p. 70.

fut conclue entre les adversaires avant que la bataille ait pu s'engager.

La guerre allait reprendre avec l'arrivée d'Agésilas en Asie. Frère du roi Agis, qui venait de mourir (398), Agésilas avait pris prétexte des rumeurs selon lesquelles le jeune roi Léotychidas aurait en réalité été fils d'Alcibiade (dont la liaison avec la femme d'Agis avait fait scandale) pour se faire reconnaître roi avec l'appui de Lysandre, au mépris des règles normales de succession. Lysandre entendait-il ainsi exercer le pouvoir par personne interposée, comme le prétend Xénophon ? Il est difficile de le dire, de même qu'il faut se garder de prendre pour argent comptant l'opposition que Xénophon se plaît à souligner entre la politique des deux hommes : en fait, avec des moyens peut-être moins brutaux, Agésilas allait poursuivre en Asie la politique de Lysandre. Au début de 396, il débarqua à Ephèse à la tête de 12 000 hommes. La trêve conclue entre Dercyllidas et Tissapherne durait toujours, mais n'allait pas tarder à être rompue du fait du satrape qui, ayant reçu des renforts, invita le Spartiate à quitter l'Asie. La guerre était inévitable et Agésilas allait la mener avec énergie. Agésilas étant son héros de prédilection, il faut se méfier du récit de Xénophon, fort partial, mais en même temps riche en notations techniques précises.

Au printemps de 395, Agésilas remporta près des rives du Pactole une victoire qui entraîna la déchéance et l'exécution de Tissapherne. Son successeur Tithraustès engagea des négociations avec le roi de Sparte, et une nouvelle trêve fut conclue, qu'Agésilas mit à profit pour se renforcer et mieux coordonner le commandement entre l'armée et la flotte, afin de pouvoir attaquer les forces intactes de Pharnabaze.

En Grèce d'Europe, cependant, on supportait de plus en plus difficilement la domination spartiate. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'accueil que reçurent les émissaires de Tithraustès qui, pour contraindre Agésilas à quitter l'Asie, ne voyait d'autre solution que de susciter en Grèce une coalition contre Sparte. C'est du moins ce que dit Xénophon, qui rapporte dans ses *Helléniques*<sup>1</sup> qu'un certain Timocratès de Rhodes vint en Grèce muni de cinquante talents d'argent avec mission d'acheter les dirigeants des principales cités, qui devraient dénoncer à leurs concitoyens les menées lacédémoniennes, susciter la haine de

1. Sur les *Helléniques* de XÉNOPHON, continuation de l'œuvre de Thucydide, cf. le volume précédent, p. 383, n. 2.

Sparte et déclencher contre elle une guerre de coalition. Le discours des délégués thébains à Athènes, tel qu'il est rapporté par Xénophon, révèle assez bien les sentiments des Grecs à l'égard de Sparte : « Qui donc leur reste encore favorable ? Les Argiens ne leur ont-ils pas été de tout temps hostiles ? Voilà que maintenant les Eléens, dépossédés d'un grand territoire et de plusieurs villes, se joignent à leurs ennemis. Pour les Corinthiens, les Arcadiens, les Achaïens, qu'en dirons-nous ? Voilà des gens qui... obéissaient aux pressantes sollicitations des Lacédémoniens, participaient à tous les efforts, à tous les dangers, à toutes les défenses ; et puis, quand les Lacédémoniens en sont arrivés à leurs fins, quelle part d'empire, d'honneur ou d'argent leur ont-ils donnée ? Bien mieux, ils trouvent bon de faire de leurs hilotes des harmostes, tandis que leurs alliés, qui étaient libres, les ont vus, une fois vainqueurs, devenir leurs maîtres » (*Hell.*, III, 5, 11-12). Une coalition se noua donc en Grèce. Pour y faire face les Spartiates et leurs alliés — à l'exception des Corinthiens — envoyèrent en Béotie une armée sous le roi Pausanias. Lysandre, de son côté, s'avança vers Haliarte à la tête des Phocidiens et des Orchoméniens et, sans attendre l'arrivée de l'armée lacédémonienne, il engagea un combat où il trouva la mort, sans qu'aucune décision n'intervînt vraiment. La disparition de Lysandre eut pour effet de renforcer la coalition contre Sparte, coalition à laquelle se joignirent Argos, Corinthe, l'Acarmanie, Leucade, Ambracie, l'Eubée et la ligue chalcidienne. Une nouvelle défaite subie en Phocide, au début de 394, décida les Spartiates à rappeler Agésilas.

Celui-ci, cependant, n'était pas demeuré actif. Pénétrant en Phrygie, il avait tenté en vain de s'emparer de Daskyleion, résidence de Pharnabaze, et avait conclu une trêve avec le satrape et évacué la Phrygie. C'est alors qu'il s'apprêtait à de nouvelles expéditions vers l'intérieur que lui parvint le message de Sparte. A contrecœur, il obéit, laissant 4 000 hommes en Asie.

En Europe, où les opérations avaient repris, la bataille décisive devait avoir lieu au début de l'été de 394, à Némée : les coalisés battus y subirent de lourdes pertes peu avant qu'Agésilas, arrivé en Grèce, écrasât la cavalerie thessalienne et parvînt en Béotie, où se déroula la seconde grande bataille de la guerre, celle de Coronée (août 394) : les Lacédémoniens y furent encore vainqueurs, et cette double victoire consacrait leur suprématie sur le continent. Mais il en allait un peu différemment en Asie.

Peisandros, le navarque spartiate, avait en effet subi un grave échec au large de Cnide devant l'Athénien Conon. Celui-ci, réfugié après Aigos Potamoi d'abord auprès d'Evagoras de Chypre, puis auprès d'Artaxerxès, n'avait cessé depuis 397 de harceler la flotte spartiate. En 395, il avait soutenu le parti démocratique à Rhodes qui était devenue son port d'attache. Sa victoire de Cnide marquait le premier coup d'arrêt à l'expansion spartiate dans l'Égée, où Pharnabaze et Conon chassèrent des cités de la côte et des îles les harmostes lacédémoniens. Seule Abydos, où se trouvait Dercyllidas, était demeurée dans le camp spartiate.

La guerre allait se poursuivre jusqu'en 386. Xénophon, dans ses *Helléniques*, distingue nettement les opérations de Grèce (la « guerre de Corinthe ») des opérations maritimes. Ami d'Agésilas, ayant combattu à ses côtés à Coronée, ce qui devait lui valoir d'être condamné à un long exil, il insiste surtout sur les opérations terrestres, dont les événements essentiels furent le siège de Corinthe et les opérations de diversion menées par l'Athénien Iphicrate dans le Péloponnèse. Corinthe, en effet, craignant les menées des partisans de Sparte, les avait exilés ou massacrés, et il semble même que les démocrates corinthiens aient conclu avec Argos un accord de sympolitie. D'où le long siège mené par Agésilas et les exilés corinthiens, siège qui fut marqué par l'écrasement d'un corps lacédémonien à Léchaion sous les coups d'Iphicrate<sup>1</sup> (390). Cet échec entraîna le départ d'Agésilas, une petite garnison demeurant seule dans l'Isthme. Sur mer, les Perses conservaient l'avantage et il apparaissait surtout de plus en plus évident qu'ils étaient les arbitres de la situation : c'est en effet grâce à la flotte et aux subsides mis à sa disposition par le Grand Roi que Conon avait pu rentrer à Athènes et y faire reconstruire les Longs Murs. Déjà il avait repris pied dans les îles de Lemnos, Imbros et Skyros. A Sparte, on mesura le danger de cette situation nouvelle et, en 392, Antalcidas fut envoyé auprès du satrape de Lydie Tiribaze qui commandait en chef les armées royales, pour lui faire prendre conscience du danger que représentait le réveil des ambitions athéniennes. Mais les négociations en vue d'une paix générale n'aboutirent pas et les opérations militaires recommencèrent en Asie. Les Spartiates tentèrent, avec l'appui des exilés rhodiens, de reprendre la grande île qui servait de base aux opérations

1. Sur les innovations tactiques d'Iphicrate, *infra*, p. 82.

maritimes athéniennes. Les Athéniens envoyèrent contre eux Thrasybule qui, après avoir acquis à Athènes les cités de l'Hellespont, puis de Lesbos, parvint à Aspendos où il devait trouver la mort au cours d'une embuscade (388). La croisière de Thrasybule dans l'Hellespont avait inquiété Sparte qui envoya Anaxibios à Abydos, mais celui-ci fut battu et tué dans un engagement avec l'Athénien Iphicrate, qui resta maître de la Chersonnèse de Thrace.

La guerre allait encore se poursuivre pendant deux ans, surtout sur mer autour d'Égine, où s'affrontaient Spartiates et Athéniens, et dans l'Hellespont. Le Spartiate Teleutias réussit même un coup de main sur le Pirée, qui lui permit de détruire quelques navires de guerre et de s'emparer de cargaisons de blé et autres marchandises. Mais ce qui pesa plus que tout dans la décision finale fut le rapprochement enfin opéré grâce à Antalcidas entre Sparte et les Perses. Le Grand Roi qui, depuis l'affaire des Dix-Mille, s'était tenu dans une réserve hostile à l'égard de Sparte, commençait à s'inquiéter du réveil athénien. Tiribaze, qui était devenu le principal interlocuteur des Grecs, était acquis à l'alliance spartiate. Par ailleurs, en Grèce, la lassitude était générale. Le siège de Corinthe n'en finissait pas, et la présence d'une flotte spartiate au voisinage de l'Hellespont paralysait le ravitaillement d'Athènes où le prix du blé montait (cf. Lysias, XXII). Les Grecs répondirent donc en masse à l'appel de Tiribaze et se rendirent à Sparte pour prendre connaissance du décret du Roi. Celui-ci, dans la formulation que nous transmet Xénophon, était fort bref : « Le roi Artaxerxès estime juste que les cités d'Asie lui appartiennent et aussi, parmi les îles, Clazomènes et Chypre, et que par contre on laisse aux autres cités grecques, grandes et petites, leur autonomie, excepté Lemnos, Imbros et Skyros qui, comme par le passé, appartiendront aux Athéniens. Ceux qui ne consentiront pas à ces conditions de paix, je leur ferai personnellement la guerre avec l'aide de ceux qui les acceptent, sur terre, sur mer, avec ma flotte et avec mes ressources financières » (*Hell.*, V, 1, 31). Le Roi dictait ainsi sa loi aux cités grecques qui, étant donné les difficultés financières qu'elles connaissaient toutes, ne pouvaient que s'incliner et souscrire aux termes de la « Paix du Roi », dite aussi « Paix d'Antalcidas » (386)<sup>1</sup>. La seule résistance vint des Thébains,

1. La Paix du Roi inaugure la série des « paix communes » du IV<sup>e</sup> siècle : sur cette notion (*koinè eirènè*), cf. *infra*, p. 91.

non parce qu'ils récusaient les termes du décret, mais parce qu'ils prétendaient le jurer au nom de tous les Béotiens. Or, en stipulant de façon catégorique l'autonomie des cités, la Paix du Roi mettait fin du même coup à toutes les confédérations de cités, dont la Confédération béotienne. Les Thébains finirent par céder et la Confédération béotienne fut dissoute, sous la menace d'une intervention spartiate. En effet, si le Roi se posait en arbitre des Grecs, Sparte était en fait la principale bénéficiaire de la situation nouvelle : les Lacédémoniens devenaient, pour reprendre l'expression de Xénophon, les « patrons » de la paix dont le Roi avait dicté les conditions, et justifiaient par là-même toute intervention contre quiconque leur semblerait en violer les termes. Sûrs de l'impunité, ils commencèrent par tirer vengeance des cités péloponnésiennes qui avaient pris le parti de Corinthe ou d'Argos : c'est ainsi qu'ils s'emparèrent de Mantinée après un long siège et dispersèrent ses habitants en quatre bourgades (*kômai*), et qu'ils contraignirent les gens de Phlionte à rappeler leurs bannis.

Mais Sparte n'entendait pas limiter son rôle de « gendarme » du Grand Roi au Péloponnèse : en 382, à la demande d'Acanthos, ils envoyèrent une expédition contre les Olynthiens, accusés de vouloir détruire l'autonomie des cités chalcidiennes. Au cours de cette campagne, un des chefs spartiates, Phoibidas, fit camper son armée près de Thèbes et entra en relations avec le parti laconophile, qui lui livra la ville. L'initiative vint-elle des Thébains ou du Spartiate, on ne sait, ni si Phoibidas avait agi de son propre chef ou sur les instigations d'Agésilas. Toujours est-il que, si Phoibidas fut désavoué « par les éphores et la majorité des citoyens », les Lacédémoniens n'en acceptèrent pas moins le fait accompli. Thèbes rentra ainsi dans l'alliance spartiate et participa aux côtés de Sparte à la guerre contre Olynthe.

Les années suivantes voient Sparte poursuivre son rôle d'exécutrice de la Paix du Roi. L'un de ses rois, Agésipolis, dirige les opérations en Chalcidique contre Olynthe, tandis qu'Agésilas intervient une nouvelle fois contre Phlionte, où la convention sur le rappel des bannis se heurtait à la mauvaise volonté des dirigeants. Les deux guerres prirent fin presque au même moment : Phlionte capitula en 379 et, peu après, les Olynthiens menacés d'être affamés demandaient la paix. L'ordre spartiate régnait enfin en Grèce.

III. — SPARTE ET THÈBES. LEUCTRES<sup>1</sup>.

C'était un ordre précaire que celui qu'avait fondé la Paix du Roi. Le moraliste Xénophon a beau jeu de voir dans le déclin de Sparte la punition des fautes commises à l'égard de ses alliés. De fait, c'est de Thèbes qu'allait partir le mouvement qui devait aboutir à la première grande défaite militaire de Sparte et au déclin de son hégémonie. Il est vrai que la Sparte qui, en 371, allait s'effondrer à Leuctres n'était plus la Sparte « légendaire » de Lycurgue, ni même la cité hautement disciplinée qui avait vaincu Athènes. Xénophon est à cet égard intéressant car, mêlé aux événements, son récit laisse deviner les conflits qui divisaient la cité. Même Agésilas qui, dans l'opuscule de Xénophon qui porte son nom, figure cependant le modèle des rois respectueux des lois, apparaît ici comme un intrigant menant sa politique personnelle et évitant de laisser à d'autres les bénéfices de victoires souvent acquises par des moyens peu avouables. Ces conflits, ces oppositions que l'on discerne à travers le récit de l'historien affaiblissaient nécessairement une cité dont l'hégémonie en Grèce était par ailleurs de plus en plus contestée.

L'initiative vint donc de Thèbes. En 379 encore, un petit groupe de sept conjurés thébains réfugiés à Athènes réussit à s'introduire dans la cité et, ayant tué les principaux chefs lacophoniles, s'empara de l'Acropole, appela le peuple aux armes et réussit à chasser la garnison lacédémonienne<sup>2</sup>. Sparte ne pouvait accepter cet échec sans riposter : le jeune roi Cléombrotos fut envoyé en Béotie et laissa en garnison à Thespies l'harmoste Sphodrias. C'est alors que se place un épisode qui révèle encore les oppositions qui divisaient Sparte. Sphodrias décida de faire sur le Pirée un coup de main qui échoua mais sema la crainte chez les Athéniens. Accusé par les éphores d'avoir agi sans ordre de la cité, Sphodrias, qui n'était sans doute qu'un comparse, fut acquitté : Xénophon explique cet acquittement par les liens qui auraient uni le fils de Sphodrias au fils d'Agésilas, et, alors qu'il laisse entendre que Sphodrias était du parti de Cléombrotos,

1. OUVRAGES A CONSULTER. — Outre les ouvrages généraux, voir : D. G. RICE, *Why Sparta failed. A Study of Politics and Policy from the Peace of Antalkidas to the Battle of Leuctra*, Diss., Yale University, 1971 ; A. ROOS, *The Peace of Sparta of 374 B.C.*, *Mnem.*, n.s., II, 1949 ; T. T. B. RYDER, *Athenian Foreign Policy and the Peace Conference at Sparta in 371 B.C.*, *Cl.Q.*, n.s., XIII, 1963. — Sur l'essor béotien, cf. p. 33, n. 1.

2. Deux stratèges athéniens commandant les troupes frontalières semblent avoir collaboré à ce coup de main.

c'est bel et bien l'intervention d'Agésilas qui le sauva. Quoi qu'il en soit des dessous obscurs de cette affaire, elle allait donner aux événements une tout autre ampleur, car c'est contre Thèbes et Athènes alliées que les Spartiates allaient avoir à lutter. Une première campagne, en 378, n'eut aucun résultat notable : Agésilas s'établit à Thespies et lança de petites opérations contre le territoire thébain, puis il rentra à Sparte, chargeant Phoibidas de piller le pays. Agésilas revint l'année suivante, mais ses opérations ne furent pas plus décisives. Bien plus, après son départ, les Thébains s'emparèrent d'Oréos, ce qui leur permettait de se ravitailler en blé. En 376, c'est Cléombrotos qui fut chargé de conduire la guerre en Béotie, mais la résistance des Athéniens et des Thébains dans les passes du Cithéron le fit battre en retraite.

Les alliés de Sparte commençaient à être las de cette guerre sans décision, et ils le furent plus encore quand les Athéniens, qui jusque-là s'étaient bornés à soutenir les Thébains, passèrent à l'offensive : en 375, Timothée, le fils de Conon, prit le chemin du Péloponnèse à la tête de 60 navires, s'empara de Corcyre, puis remporta une victoire navale sur les Spartiates à Alyzeia. Mais Athènes connaissait alors des difficultés financières, car la guerre coûtait cher, et le parti anti-thébain avait beau jeu de montrer qu'elle ne servait en rien les intérêts d'Athènes. Aussi les avances des Lacédémoniens, eux-mêmes las de leurs échecs, furent-elles bien accueillies en 374. La paix fut cependant presque aussitôt rompue, du fait de Sparte semble-t-il<sup>1</sup>, et la guerre reprit. Les principales opérations se déroulèrent autour de Corcyre, assiégée par les Spartiates. Athènes envoya Iphicrate avec 70 navires, qui vainquit la flotte de secours envoyée aux Spartiates par Denys de Syracuse et ravagea le territoire lacédémonien. Pourtant, si l'on en croit Xénophon, l'initiative des pourparlers qui devaient aboutir à la paix de 371 vint des Athéniens, inquiets de l'attitude de plus en plus hégémonique des Thébains, non seulement en Béotie où ils avaient détruit Platées, mais dans toute la Grèce centrale où ils avaient entrepris une guerre contre les Phocidiens, traditionnels amis d'Athènes. Tous les Athéniens qui souhaitaient une réconciliation avec Sparte prenaient prétexte de ces actes hostiles à l'égard d'alliés traditionnels d'Athènes pour réclamer sinon la rupture, du moins la neutralité à l'égard des Thébains. Une ambassade se rendit donc à Sparte. Xénophon prête à ses trois membres des propos qui illustrent les trois courants qui

1. Xénophon en rejette la responsabilité sur Timothée.

divisaient alors l'opinion athénienne, Callias représentant la tendance laconophile, Autoclès le parti thébain, et Callistrate<sup>1</sup> les modérés soucieux avant tout de paix. Les paroles de Callistrate convinquirent les Lacédémoniens et la paix fut conclue aux conditions suivantes : « Les Lacédémoniens retiraient les harmostes des cités ; les troupes en campagne, sur terre comme sur mer, étaient licenciées ; on laissait aux cités leur autonomie ; si quelqu'un agissait contre ces conditions, ceux qui le voudraient pourraient venir au secours des cités maltraitées, mais ceux qui ne le voudraient pas ne seraient pas tenus par serment de combattre pour les Etats lésés » (*Hell.*, VI, 3, 18). Plus que la paix de 386, la paix de 371 garantissait donc l'autonomie des cités dans le cadre des deux Confédérations athénienne et péloponnésienne<sup>2</sup>. Mais les Thébains, qui avaient participé aux pourparlers, exigèrent que, sur le document, on mit « Béotiens » au lieu de « Thébains ». Ce fut la rupture et leur nom fut effacé de la stèle.

Tandis que les Athéniens, conformément aux clauses de la paix, licenciaient leur armée et rappelaient Iphicrate, les Spartiates décidaient de maintenir Cléombrotos et son armée en Béotie. Celui-ci vint camper sur le territoire de Thespies, à Leuctres. C'est là qu'eut lieu la célèbre bataille où s'affirma le génie du Thébain Epaminondas, qui appliqua pour la première fois la tactique de la « phalange oblique »<sup>3</sup>. Ce fut une grave défaite pour les Spartiates, dont 400 furent tués sur un total de 700. Et, bien que nul ne s'en rendit compte sur le moment, la défaite de Leuctres allait marquer pour Sparte la fin de ses ambitions hégémoniques.

1. Sur le rôle de Callistrate dans la politique athénienne du moment, *infra*, pp. 30 sqq.

2. Sur l'organisation de la deuxième Confédération athénienne, cf. *infra*, p. 31.

3. Sur ce renouvellement tactique, *infra*, p. 83.

## CHAPITRE II

### RENAISSANCE ET DÉCLIN DE L'HÉGÉMONIE ATHÉNIENNE<sup>1</sup>

Dans le temps que s'affirmait puis s'écroulait l'hégémonie spartiate, Athènes avait réussi à reprendre une place prépondérante en mer Egée et à reconstituer une ligue de cités alliées : la « seconde Confédération maritime », qui allait subsister pendant près d'un demi-siècle, non sans connaître une grave crise au début des années cinquante. Mais les conditions dans lesquelles était apparu ce nouvel impérialisme n'étaient plus celles du siècle précédent, et elles allaient lui donner, au début du moins, une physionomie sensiblement différente.

#### I. — CARACTÈRES ET DÉVELOPPEMENT DE L'IMPÉRIALISME ATHÉNIEN JUSQU'À MANTINÉE<sup>2</sup>.

Au début du iv<sup>e</sup> siècle, Athènes, démantelée, privée de flotte, avait dû renoncer à toute hégémonie en mer Egée. Lysandre

1. OUVRAGES A CONSULTER. — Toutes les histoires générales consacrent de longs développements au réveil de l'impérialisme athénien au iv<sup>e</sup> siècle. Aux ouvrages plus spécialisés cités t. I., p. 171, n. 1, on ajoutera F. H. MARSHALL, *The Second Athenian Confederacy*, Cambridge, 1905 ; P. CLOCHÉ, *La politique étrangère d'Athènes de 404 à 338 A.C.*, Paris, 1934 ; I. CALABI, *Ricerche sui rapporti tra le poleis*, Florence, 1953 ; G. TÉNÉRIDÈS, *La notion juridique d'indépendance et la tradition hellénique. Autonomie et fédéralisme aux V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C.*, Athènes, 1954 ; S. ACCAME, *La Lega ateniese del secolo IV A.C.*, Rome, 1941.

2. OUVRAGES A CONSULTER. — Outre les ouvrages généraux et les titres cités p. 15, n. 2, voir P. CLOCHÉ, Note sur la politique athénienne au début du iv<sup>e</sup> s., *R.E.A.*, 1941. — Sur les responsabilités des hommes politiques dans le renouveau de l'impérialisme athénien, cf. R. SEAGER, *Thrasybulus, Conon and Athenian Imperialism*, 396-386, *J.H.S.*, LXXXVII, 1967, pp. 95 sqq. — Le texte de fondation de la seconde Confédération athénienne (*JG*, II<sup>2</sup>, 43 = *TOD*, II, 123 = *Staatsvertr.*, II, n<sup>o</sup> 257) est traduit en français dans J. POUILLoux, *Choix d'inscriptions grecques*, Paris, 1960, pp. 100 sqq. Cf. également sur ce même texte et sur l'ensemble des problèmes que pose

avait établi des garnisons dans toutes les îles et cités alliées, et il semble que certains clérouques avaient dû rentrer à Athènes. D'autres étaient demeurés sur place, mais avaient perdu tous liens avec Athènes.

A Athènes, depuis la restauration démocratique, l'autorité politique était aux mains de modérés peu soucieux de compromettre la paix civile par une ambitieuse politique extérieure, dont Athènes n'avait plus les moyens. Ils entendaient s'acquitter scrupuleusement de leurs engagements envers Sparte : il n'est pas nécessaire d'envisager les arrière-pensées que leur prêtre Xénophon lorsqu'ils envoyèrent 300 cavaliers pour participer à l'expédition de Thibron en Asie<sup>1</sup> : l'historien prétend en effet que les démocrates s'étaient ainsi débarrassés d'adversaires politiques, ces cavaliers ayant été choisis parmi ceux qui avaient servi sous les Trente. En réalité, Athènes en 400 ne pouvait pas ne pas tenir ses engagements envers Sparte.

Il n'est pas douteux cependant qu'il y avait des Athéniens qui rêvaient de reconstituer l'Empire et de reconquérir l'hégémonie maritime : s'ils n'exprimaient pas encore leur pensée de façon catégorique, on peut admettre que des hommes comme Thrasybule étaient prêts à reprendre la guerre, sûrs de l'appui d'une partie du *demos*. D'autres, moins soucieux de gloire et de bénéfices immédiats, n'en comprenaient pas moins que, sans l'Empire, la démocratie athénienne n'était pas viable : le trésor était vide, ce qui interdisait dans l'immédiat toute action militaire d'envergure, mais il n'y avait d'autres moyens de le remplir que des guerres fructueuses. L'existence d'un courant favorable à la reprise de la guerre est attestée par le discours que Xénophon prête aux délégués thébains venus à Athènes en 395<sup>2</sup> et par le vote favorable qui le suivit : une alliance défensive fut conclue entre Athéniens et Thébains et un contingent athénien fut

la situation faite aux Alliés : S. ACCAME, *La lega ateniese del secolo IV A.C.*, Rome, 1941 ; A. G. WOODHEAD, *IG*, II<sup>2</sup> 43 and Jason of Pherae, *Am. Jour. of Arch.* XLI, 1957 ; The Aegean Allies, 375-373 B.C., *Phoenix* XVI, 1962 ; G. E. M. de SAINTE-CROIX, The Character of the Athenian Empire, *Historia*, III, 1954/5 ; D. W. BRADEEN, The Popularity of the Athenian Empire, *Historia*, IX, 1960 ; sur l'évolution de la seconde confédération, R. SEALEY, *IG*, II<sup>2</sup> 1609 and the Transformation of the Second Athenian Sea League, *Phoenix*, XI, 1957 ; sur les prémisses de la paix de 371, D. J. MOSLEY, The Athenian Embassy to Sparta in 371 B.C., *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, n.s., VIII, 1962 ; T. T. B. RYDER, Athenian Foreign Policy and the Peace Conference at Sparta in 371 B.C., *Cl.Q.*, n.s., XIII, 1963.

1. *Supra*, p. 18.

2. *Supra*, p. 20.

envoyé en Béotie. Mais il s'agissait là d'opérations terrestres sans ampleur. Le fait décisif qui devait entraîner le réveil de l'impérialisme athénien fut la bataille de Cnide qui, en août 394, opposa la flotte lacédémonienne à la flotte de Pharnabaze<sup>1</sup>. La décision fut en effet emportée par l'escadre que commandait Conon, un des vaincus d'Aigos Potamoi, qui, dès lors auréolé d'un nouveau prestige et fort de l'amitié perse, put rentrer dans sa patrie en vainqueur. Conon avait chassé les harmostes lacédémoniens des îles et des cités d'Asie Mineure sans y établir de nouvelles garnisons ; il s'était ensuite emparé de Mélos, d'où il avait lancé des attaques contre le territoire péloponnésien ; et il avait enfin ramené à Athènes une flotte et de l'argent destiné à la reconstruction des Longs Murs (393). C'était là, plus que l'alliance avec Thèbes, une violation des engagements pris en 403, car ces Longs Murs, dont la destruction aurait symbolisé d'après Xénophon le début de la liberté pour les Grecs, étaient en fait pour les Athéniens le signe même de leur indépendance recouvrée. Il ne faut cependant pas se leurrer : cette satisfaction d'amour-propre ne pouvait les détourner du désir de rétablir leur hégémonie dans l'Égée. Lorsque les Spartiates, inquiets du développement de la situation, députèrent en 392 Antalcidas auprès de Tiribaze pour proposer la conclusion d'une paix générale<sup>2</sup>, ils se heurtèrent au refus des Athéniens, et ce malgré la promesse de les laisser reconstruire les Longs Murs. Les adversaires athéniens de la paix avaient fait valoir, selon l'orateur Andocide, que ce ne seraient pas les murs qui donneraient de quoi manger : Athènes connaissait alors en effet de graves difficultés de ravitaillement et il devenait urgent pour elle de reprendre pied dans l'Hellespont. C'est pourquoi, lorsqu'en 389 Thrasybule reçut le commandement de 40 navires afin de porter secours aux démocrates rhodiens menacés par les Spartiates, il se dirigea d'abord vers l'Hellespont<sup>3</sup> et établit une dîme sur le Bosphore après avoir favorisé à Byzance une révolution démocratique — avant de s'emparer de Lesbos et de se livrer à des opérations de pillage sur les côtes d'Asie Mineure pour pouvoir payer ses équipages : Thrasybule en revenait aux pratiques des dernières années du ve siècle, ce qui suscita quelques inquiétudes à Athènes même, où on le rappela, ainsi que ses collègues. Thrasybule fut tué

1. *Supra*, p. 21.

2. *Supra*, p. 21.

3. *Supra*, p. 22.

dans une embuscade près d'Aspendos (388) avant d'avoir pu regagner Athènes, mais le procès intenté à l'un de ses collègues, Ergoclès, et la condamnation à mort de celui-ci sont révélateurs des courants qui alors divisaient l'opinion à Athènes : sans doute Thrasybule et ceux qui avec lui avaient contribué à la restauration démocratique demeuraient-ils auréolés d'un certain prestige et l'adversaire d'Ergoclès se réjouit-il de ce que Thrasybule soit mort à propos pour n'avoir pas à être jugé et condamné ; mais une forte partie de l'opinion s'inquiétait de voir renaître les pratiques du siècle précédent et préférait renoncer à l'hégémonie que de la payer à ce prix. Le discours contre Ergoclès révèle cependant que l'opposition à la politique des stratèges venait surtout d'hommes de condition aisée qu'accablait le poids des triérarchies et des *eisphorai*<sup>1</sup> : on voit déjà se dessiner là les tendances qui ne cesseront de diviser l'opinion athénienne au iv<sup>e</sup> siècle.

Cette inquiétude de certains milieux athéniens explique qu'Athènes ait juré la Paix du Roi en 386<sup>2</sup> : la reconnaissance de la possession d'Imbros, de Lemnos et de Skyros était une satisfaction d'amour-propre qui faisait mieux accepter l'engagement solennel de respecter l'autonomie des cités — d'autant qu'outre les trois îles à clérouquies, la Chersonnèse, autre vieille possession athénienne, avait été reconquise par Iphicrate. Mieux valait souscrire à la paix pour conserver les positions acquises.

On a vu que jusqu'en 379 les Athéniens demeurèrent fidèles au pacte et s'abstinrent de toute intervention dans le conflit qui opposait Spartiates et Béotiens. Cependant, aux modérés qui dirigeaient la cité depuis 403 avaient succédé des hommes qui, par tradition ou par conviction, comprenaient que la restauration de l'hégémonie maritime d'Athènes était la condition de son indépendance et de son équilibre, au premier rang desquels se trouvaient Timothée, le fils de Conon, et Callistrate d'Aphidna. Conon avait été l'initiateur de la restauration navale d'Athènes et son fils était tout naturellement prêt à reprendre sa politique, confirmé s'il en était besoin dans ses intentions par le *Panégryrique* que son maître et ami le rhéteur Isocrate avait publié en 380 : dans ce discours fictif, Isocrate justifiait l'*archè* exercée par Athènes en reprenant certains développements de Thucydide et fournissait au « parti » impérialiste les arguments susceptibles

1. Sur l'*eisphora*, voir *infra*, pp. 142 sqq.

2. *Supra*, p. 22.

de rallier le grand nombre. Quant à Callistrate, il avait été mêlé à la vie politique athénienne dans l'entourage de son oncle Agyrrhios. Ce dernier, qui avait institué l'indemnité de présence à l'Assemblée (*misthos ekklesiastikos*), était mal vu des modérés et il semble bien qu'il avait pris le parti de Conon dès le retour de celui-ci. Aux côtés du neveu d'Agyrrhios et du fils de Conon, on trouvait les stratèges qui avaient contribué pendant la guerre de Corinthe<sup>1</sup> aux succès athéniens, Iphicrate et Chabrias.

Ces hommes profitèrent du désarroi que provoqua la tentative de coup de main de Sphodrias sur le Pirée<sup>2</sup> pour recréer autour d'Athènes une *symmachie* dont les principes furent fixés par un décret de 378/7 : Athènes concluait avec un certain nombre de cités, dont la liste figurait à la suite du décret, une alliance dont le but était de contraindre Sparte à « laisser les Grecs vivre en paix, dans la liberté et l'indépendance ». Le texte conservé du pacte constitutif de la « seconde Confédération athénienne » révèle bien les préoccupations des Athéniens : ne pas sembler s'opposer à la Paix du Roi, et donc réaffirmer solennellement leur attachement à cette paix ; mais en même temps proclamer bien haut que, face aux entreprises spartiates, les Athéniens entendaient constituer avec les autres Grecs une alliance défensive, tout en se gardant de rétablir l'*archè* impérialiste du siècle précédent. La plus grande partie du texte se présente en effet comme un engagement de la part des Athéniens de respecter l'autonomie et la liberté des cités alliées, de ne pas établir de garnisons sur leurs territoires, de ne pas intervenir dans leurs affaires intérieures, de n'exiger d'elles aucun tribut (elles furent cependant invitées à payer des « contributions », ou *syntaxeis*<sup>3</sup>...), enfin de ne pas acquérir de biens privés sur les territoires des cités alliées, par quelque procédé que ce soit, des sanctions très graves étant prévues contre ceux qui enfreindraient la loi. — La souveraineté au sein de la nouvelle Confédération appartenait à un conseil, le *syndrion* des alliés, où les Athéniens n'étaient pas représentés, et qui devait être consulté pour chaque décision commune. On analysera ultérieurement<sup>4</sup> le fonctionnement des institutions fédérales dans leur rapport avec

1. *Supra*, pp. 21 sq.

2. *Supra*, p. 24.

3. Le souvenir abhorré du *phoros* du v<sup>e</sup> siècle imposa évidemment l'abandon du terme. Mais la taxation autoritaire fut également évitée, au moins au début. On est malheureusement mal renseigné sur la pratique des *syntaxeis*.

4. *Infra*, p. 176.

les institutions athéniennes. Qu'il suffise de dire ici que, malgré le poids incontestable d'Athènes au sein de la Confédération, les dispositions incluses dans le pacte de 378/7 et la pratique que révèlent les documents des années suivantes montrent que les Athéniens entendirent, dans les premières années au moins de leur hégémonie restaurée, respecter réellement la liberté des cités alliées.

Aussi comprend-on que, face à l'hégémonie toujours plus lourde de Sparte, la Confédération athénienne ait d'abord vu ses rangs grossir : les cités achaïennes, celles du littoral thrace, Périnthe en Propontide adhèrent successivement à l'alliance. En 375/4, c'était le tour de Corcyre, à la suite de la campagne de Timothée dans l'Adriatique<sup>1</sup>.

La paix de 371, puis la défaite spartiate de Leuctres<sup>2</sup> allaient avoir des conséquences importantes pour l'évolution de la seconde Confédération maritime. L'ennemi commun, Sparte, était en effet fort affaibli, confiné dans le Péloponnèse par les continuelles incursions thébaines, et la nécessité de l'alliance pouvait donc apparaître moins évidente à certains alliés, singulièrement aux insulaires que l'expansion continentale thébaine laissait indifférents. La rébellion de la petite île de Kéos en 365 est significative à cet égard comme l'est le décret pris après son échec<sup>3</sup> : les Kéiens étaient désormais tenus de se faire juger à Athènes pour les causes supérieures à 100 drachmes. Indice parmi d'autres de ce que les Athéniens en revenaient aux pratiques du siècle précédent. La levée des *synlaxeis*, laissée à l'arbitraire des stratèges, donnait de son côté lieu à des pratiques de plus en plus brutales qui rappelaient le tribut du v<sup>e</sup> siècle et que dénonçaient à Athènes les adversaires de l'impérialisme. Et l'installation par Timothée d'une clérouchie à Samos en 366, puis d'autres en Chersonnèse, à Sestos et à Krithôtè, à Potidée enfin en 363/2 contredisait de façon brutale les engagements pris en 378/7. Pour maintenir ses positions dans l'Égée, pour protéger la route du Pont-Euxin, Athènes redevenait la puissance impérialiste qu'elle avait été au temps de Périclès.

On conçoit que ces pratiques aient fait croître le mécontentement des alliés : toutefois, si l'on excepte quelques rébellions isolées (Paros en 373 ; Kéos en 365), il n'y eut pas de menace

1. *Supra*, p. 25.

2. *Supra*, p. 26.

3. *IG*, II<sup>2</sup>, 111 = *Syll.*<sup>3</sup> 173 = *TOB*, II, 142 = *Staatsvertr.*, II, n° 289.

sérieuse pour l'hégémonie athénienne avant 357. Cela tenait entre autres au fait qu'une partie des forces de la Confédération était retenue sur le continent pour s'opposer aux entreprises thébaines.

II. — LES PROGRÈS DE THÈBES EN GRÈCE DU NORD ET DANS LE PÉLOPONNÈSE JUSQU'À MANTINÉE<sup>1</sup>.

On a vu précédemment comment, en 379, le parti hostile à Sparte l'avait emporté à Thèbes. Le premier effet de cette « révolution » avait été de rapprocher Athéniens et Thébains, cependant que s'affirmait en Béotie la puissance thébaine. On ne sait exactement quand et sur quelles bases fut reconstituée la Confédération béotienne. Mais les prétentions de Thèbes en 371 impliquent que c'était chose faite à ce moment-là<sup>2</sup>.

Ce furent en tout cas les Thébains qui déclenchèrent l'offensive contre Sparte. Il s'agissait d'abord de libérer la Béotie des garnisons spartiates, puis d'aller attaquer Sparte dans sa propre zone d'influence dans le Péloponnèse. On a vu comment fut remplie la première partie de ce programme : la victoire d'Epaminondas à Leuctres en 371 parachevait la libération du territoire béotien et assurait la prépondérance thébaine en Grèce centrale. L'alliance avec Jason, tyran de Phères et chef de la ligue thessalienne, n'avait pas été l'un des moindres facteurs de ce succès.

La seconde partie du programme allait être entamée dès l'hiver 371/0. A la faveur de la paix générale qui avait de nouveau proclamé l'autonomie des cités<sup>3</sup>, les Mantinéens avaient relevé leurs remparts puis étaient venus à l'aide de ceux qui, à Tégée, souhaitaient reconstituer la Confédération arcadienne sur des bases démocratiques. Tégéates et Mantinéens alliés ayant chassé de Tégée les partisans de Sparte, ceux-ci obtinrent des

1. OUVRAGES A CONSULTER. — P. CLOCHÉ, *Thèbes de Béotie des origines à la conquête romaine*, Paris-Namur, 1952 (très général) ; G. M. BERSANETTI, *Peopida, Ath.*, XXVII, 1949, pp. 43 sqq. ; F. CARRATA THOMES, *Egemonia beotica e potenza marittima nella politica di Epaminonda*, *Pubbl. Fac. Lett. e Filos. dell'Univers. di Torino*, 1952 ; M. FORTINA, *Epaminonda*, Turin, 1958 ; J. WISEMAN, *Epaminondas and the Theban invasions*, *Klio*, LI, 1969, pp. 177 sqq. ; H. BEISTER, *Unters. zu der Zeit der theban. Hegemonie*, Diss. Munich, Bonn, 1971 ; J. ROY, *Arcadia and Boeotia in Peloponn. Affairs 370-362 B.C.*, *Hist.*, XX, 1971, pp. 569 sqq. ; G. L. CAWKWELL, *Epaminondas and Thebes*, *Cl.Q.*, XXII, 1972, pp. 254 sqq.

2. Sur la confédération béotienne, cf. *infra*, p. 179.

3. *Supra*, p. 25.

Spartiates qu'on envoyât Agésilas en Arcadie. Le roi entendait s'appuyer sur les cités arcadiennes qui, telle Orchomène, se refusaient à reconnaître l'hégémonie de Mantinée, et sur les bannis des autres cités. Bien que Xénophon s'efforce de justifier les hésitations d'Agésilas (qui permirent aux Arcadiens d'attendre les renforts thébains), on ne peut douter que la situation dans le Péloponnèse était alors difficile pour Sparte. Les troubles intérieurs des cités atteignent alors leur paroxysme et il suffit de lire le traité que devait publier quelques années plus tard Enée le Tacticien, stratège de la ligue arcadienne, pour entrevoir ce qu'était l'atmosphère politique des cités arcadiennes à cette époque. Agésilas se devait donc d'être prudent, sous peine de subir un grave échec, et c'est d'ailleurs ce que laisse entendre Xénophon lorsqu'il écrit que le roi était « désireux de ramener ses hoplites avant qu'ils n'eussent seulement vu les feux de l'ennemi, pour qu'on ne pût pas dire que cette retraite était une fuite » (*Hell.*, VI, 5, 21). La voie du Péloponnèse était dès lors ouverte aux Thébains qui arrivèrent en Arcadie peu après le départ d'Agésilas. Une double possibilité s'offrait à eux : soit repartir, puisque désormais les cités arcadiennes n'avaient plus rien à redouter de Sparte ; soit au contraire, comme les y incitaient leurs alliés, attaquer la Laconie : cette entreprise pouvait être lourde de dangers, car la Laconie était bien défendue, mais on pouvait espérer des défections intérieures. C'est du moins ce que rapporte Xénophon auquel, en l'occurrence, on peut faire confiance : des périèques seraient venus auprès des chefs thébains pour leur rendre compte de l'état d'esprit qui régnait dans leur cité, où les hommes appelés par les Spartiates s'apprétaient à désertir. Indice d'une situation grave qui explique, mieux que les opérations militaires elles-mêmes, le rapide déclin de la puissance spartiate. Le fait d'ailleurs qu'à Sparte on se soit alors décidé à armer des hilotes, tout en mesurant la gravité d'une telle mesure, est révélateur. Sans doute Xénophon affirme-t-il ensuite que, lorsque les Thébains vinrent camper avec leurs alliés devant Sparte et commencèrent à ravager la Laconie, quelques contingents périèques seulement se joignirent à eux : le fait n'en reste pas moins significatif.

Quoi qu'il en soit, les Thébains envahirent la Laconie et, devant une situation désespérée, les Spartiates, soutenus par leurs alliés de Corinthe et de Phlionte, députèrent à Athènes pour réclamer son aide. Xénophon a laissé un récit de la séance de l'*Ecclèsia* où Spartiates, Corinthiens et Phliasiens

développèrent les arguments propres à convaincre les Athéniens. Ceux-ci étaient en effet divisés sur la politique à suivre et le souvenir était trop proche encore de l'hostilité spartiate pour qu'on pût voir dans la soudaine amitié témoignée à Athènes autre chose qu'une manœuvre de circonstance : « Aujourd'hui voilà ce qu'ils disent, mais quand leurs affaires allaient bien ils nous faisaient la guerre. » C'était là, brièvement résumé par Xénophon, ce que pensait la majorité des Athéniens. La décision de soutenir Sparte fut néanmoins prise, mais elle fut loin de recueillir l'unanimité. Xénophon précise qu'on empêcha ses adversaires d'exprimer leur opinion, et un plaidoyer du corpus démosthénien, le *contre Néaira*, fait allusion à la pression que Callistrate exerça sur l'assemblée et aux attaques dont furent victimes ceux qui tentèrent de s'opposer à l'alliance. L'armée athénienne qui fut expédiée dans le Péloponnèse sous Iphicrate y arriva alors que l'hiver était déjà commencé et que chacun songeait à rentrer chez soi, et Iphicrate ne semble pas avoir fait de grands efforts pour empêcher l'armée thébaine de regagner la Béotie. L'année suivante, l'alliance entre Athènes et Sparte ayant été renouvelée, Athènes envoya à nouveau un contingent. Les principales opérations se déroulèrent autour de Corinthe et dans la région de l'Isthme. Comme l'année précédente, les Thébains repartirent, non sans avoir essuyé quelques difficultés de la part d'une armée envoyée par Denys de Syracuse dont les Spartiates avaient sollicité l'aide. C'est alors que, le désaccord commençant à se développer parmi les alliés, les Arcadiens (qui paraissaient ne plus vouloir se résigner à n'être que les seconds des Thébains) se firent battre par les Spartiates — ce qui eut pour effet d'amener les Thébains à souhaiter une négociation, dont une fois de plus le Roi serait l'arbitre. Xénophon suggère que l'initiative vint des Thébains, mais il est possible que les Spartiates aient également fait appel au Roi. Les négociations de Suse, auxquelles participèrent en 367 des représentants de Thèbes (Pélopidas), de Sparte et d'Athènes, aboutirent à un rescrit royal qui allait totalement dans le sens des exigences thébaines. L'année suivante, les délégués des cités se réunirent à Thèbes où ils furent sommés de se soumettre à ce rescrit, mais la plupart d'entre eux refusèrent de se plier aux exigences thébaines et la guerre reprit. En fait, dès avant la fin des négociations, Epaminondas à la tête d'une armée thébaine avait envahi l'Achaïe : n'étant plus sûr des Arcadiens, il tenait à les menacer directement. Malheureusement, le récit de Xénophon

devient ici très difficile à suivre et la chronologie est confuse : il semble toutefois que l'essentiel des opérations se soit déroulé autour de Phlionte, demeurée seule fidèle à Sparte et qui reçut l'aide du stratège athénien Charès.

Cependant la présence thébaine dans le Péloponnèse encourageait de nouvelles défections autour des Spartiates : en 365, les Corinthiens conclurent la paix avec les Thébains, non sans en avoir averti les Spartiates. Mais les positions péloponnésiques de Thèbes n'en étaient pas moins fragiles. Ses alliés arcadiens, en conflit avec les Eléens pour le sanctuaire d'Olympie, lui causaient plus d'ennuis que d'avantages. Et lorsque les Arcadiens, maîtres du sanctuaire, se divisèrent sur la question de savoir s'il fallait ou non utiliser les richesses qu'il renfermait, les Thébains intervinrent contre leurs anciens alliés. L'harmoste thébain qui commandait la garnison thébaine de Tégée s'empara par surprise de quelques dirigeants de la ligue arcadienne, et singulièrement de Mantinéens : ce fut la rupture, et Thèbes envoya Epaminondas dans le Péloponnèse. Depuis la mort de Pélopidas, Epaminondas était devenu le chef incontesté de Thèbes. En 364, il avait fait admettre le principe d'une expédition dans l'Égée, dont le but avoué était de détacher d'Athènes une partie de ses alliés. L'entreprise cependant n'avait pas eu de résultats bien décisifs et, malgré la défection probable de Byzance et celle, certaine mais vite réprimée, de la petite île de Kéos<sup>1</sup>, le ravitaillement d'Athènes n'avait pas été compromis. Les campagnes de Timothée dans l'Hellespont et dans le nord de l'Égée avaient été couronnées de succès et, si l'Empire vacillait, il n'en fournissait pas moins à Athènes les ressources nécessaires à sa lutte. A Thèbes, l'entreprise d'Epaminondas n'avait pas suscité que des approbations et il est vraisemblable qu'il ne fut pas réélu en 363. Mais la rupture avec les Arcadiens rendait sa présence d'autant plus indispensable dans le Péloponnèse que les Arcadiens réclamaient l'aide d'Athènes et de Sparte.

On pourrait s'étonner de cette volte-face. En réalité, les Arcadiens avaient conquis leur indépendance contre Sparte, en chassant des cités ses partisans, qui étaient aussi des riches et des notables, et Thèbes était alors apparue, face à Sparte, comme le rempart des démocrates ; mais, dans le courant des dernières années, alors que Sparte paraissait de moins en moins redoutable, la présence thébaine devenait, elle, de plus en plus lourde, et

1. *Supra*, p. 32.

Athènes, dont la présence n'avait été jusque-là qu'épisodique, apparaissait tout naturellement comme une alliée privilégiée. Il ne faudrait certes pas schématiser ces volte-face, que les Arcadiens ne furent pas seuls à pratiquer, et trop de manœuvres nous demeurent obscures. Mais on a l'impression d'être à un moment crucial de l'histoire des relations entre cités, dont ne peuvent rendre compte de simples coalitions passagères d'intérêts individuels.

Epaminondas, à la tête de contingents béotiens, thessaliens et eubiens, franchit l'Isthme et vint prendre ses quartiers à Tégée, où le parti thébain était encore puissant, cependant que les forces adverses se groupaient à Mantinée. Après avoir tenté sans succès de s'emparer de Sparte, le chef thébain décida d'attaquer ses adversaires : ce fut la célèbre bataille de Mantinée (début de juillet 362), où Epaminondas fit à nouveau montre de ses qualités de grand stratège novateur<sup>1</sup>. Xénophon qui, dans le livre VII des *Helléniques*, ne dissimule pas son hostilité à l'égard de Thèbes, ne résiste cependant pas au plaisir de décrire une bataille dont il admire l'incomparable déroulement. Epaminondas n'ayant toutefois emporté la décision que pour trouver la mort au combat, ses soldats ne surent exploiter sa victoire et Xénophon conclut : « La divinité fit si bien les choses que chacun des deux partis éleva un trophée, comme s'il avait remporté la victoire, sans qu'aucun des deux empêchât ceux qui le dressaient ; que chacun rendit les morts par convention, comme s'il avait remporté la victoire, que chacun les reçut par convention, comme s'il avait subi une défaite ; que, malgré la victoire que chacun prétendait avoir remportée, aucun ne fut visiblement plus riche ni en cités, ni en territoires, ni en autorité qu'avant la bataille ; et l'incertitude et la confusion furent plus grandes après qu'avant dans toute la Grèce » (*Hell.*, VII, 5, 26-27). Quelques années plus tard, Isocrate dira des cités grecques que la misère les a mises toutes sur le même plan. En fait, si les Thébains ne devaient plus faire d'incursions dans le Péloponnèse après Mantinée, leur dernière expédition n'en sanctionnait pas moins l'irréversible défaite de Sparte : en 361 une paix à laquelle Sparte refusa de s'associer reconnut l'indépendance de la Messénie. Ce n'était plus seulement la ligue péloponnésienne qui s'effondrait, c'était pour Sparte la perte d'un territoire qui était sa propriété depuis deux siècles et demi, et la renaissance

1. *Infra*, p. 83.

à ses frontières d'un Etat messénien dont l'hostilité ne faisait que prolonger l'irrédentisme de l'époque de l'asservissement.

Quant à Thèbes, assurée de l'hégémonie en Grèce centrale et septentrionale, maîtresse des décisions de la Confédération béotienne, elle allait jouer pendant quelques années le rôle d'arbitre des affaires grecques — et faciliter la pénétration en Grèce de Philippe, sous les coups duquel elle devait un jour succomber.

### III. — LA GUERRE DES ALLIÉS ET LA RUINE DE L'IMPÉRIALISME ATHÉNIEN<sup>1</sup>.

On a vu comment la seconde Confédération athénienne, en dépit des engagements pris, en était insensiblement revenue aux pratiques du v<sup>e</sup> siècle. L'expédition d'Epaminondas en mer Egée, si elle n'avait pas eu le succès escompté, avait néanmoins révélé la fragilité de l'hégémonie athénienne. Les Athéniens pourtant ne songeaient apparemment pas à modérer leurs exigences : la défection de Kéos avait été durement réprimée, les adversaires d'Athènes avaient été bannis, des commissaires athéniens avaient été chargés de percevoir par tous les moyens

1. OUVRAGES A CONSULTER. — La période qui s'ouvre avec la guerre des Alliés coïncide à peu près avec l'entrée de Démosthène sur la scène politique, et la collection de ses discours constitue notre principale source. Les jugements les plus opposés ont été portés sur l'orateur. On y reviendra. Nous indiquons ici les titres les plus importants d'une bibliographie considérable : A. SCHÄFER, *Demosthenes und seine Zeit*, Leipzig, 1885 (réimpression, 1966) ; E. DRERUP, *Aus einer Advokatenrepublik. Demosthenes und seine Zeit* (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, VIII, 3-4), Paderborn, 1916 (réimpression, 1967) ; A. W. PICKARD-CAMBRIDGE, *Demosthenes and the Last Days of Greek Freedom*, Londres, 1914 ; P. TREVES, *Demostene e la libertà greca*, Bari, 1933 ; P. CLOCHÉ, *Démosthène et la fin de la démocratie athénienne*, Paris, 1957.

Sur les conditions de la vie politique athénienne, outre les ouvrages cités *supra*, p. 27, n. 2, on lira avec profit l'article de R. SEALEY, Callistratos of Aphidna and his contemporaries, *Hist.*, V, 1956, pp. 178-203 (repris dans *Essays in Greek Politics*, New York, 1966, pp. 133-163). Sealey s'oppose à juste titre à l'attitude qui consiste à plaquer sur la réalité athénienne des concepts modernes comme ceux de « parti » (cf. en particulier P. CLOCHÉ, *R.E.A.*, XXV, 1923, pp. 5-32). Mais il verse dans l'excès contraire quand il prétend ramener tous les conflits politiques à de simples questions de personnes. Sur les conditions de la vie politique à Athènes, cf. également S. PERLMAN, The Politicians in the Athenian Democracy of the Fourth Century B.C., *Ath.*, XLI, 1963, pp. 327-355 ; Political Leadership in Athens in the Fourth Century B.C., *P.d.P.*, XXII, 1967, pp. 161-176.

Sur la « guerre des Alliés », en plus des ouvrages cités *supra*, p. 27, n. 1, voir G. L. CAWKWELL, Notes on the Social War, *Classica & Mediaevalia*, XXIII, 1962, pp. 34-49 ; R. SEALEY, Athens after the Social War, *J.H.S.*, LXXV, 1955, pp. 74-81 (= *Essays in Greek Politics*, pp. 164-182).

l'arriéré des contributions dues, et la compétence exorbitante des tribunaux athéniens avait enfin été réaffirmée.

Il n'en reste pas moins que des tensions sont perceptibles dans le milieu athénien et que la politique maritime est probablement à leur origine. De ces tensions, l'indice le plus net est la chute de l'homme qui avait dominé la vie politique athénienne depuis près de vingt ans, de Callistrate. Celui-ci, qui avait été obligé de s'exiler peu avant la conclusion de la paix de 361, fut ensuite condamné à mort par contumace. On ne discerne clairement ni les mobiles de la chute de Callistrate, ni les hommes qui en furent les auteurs. Qu'il faille voir là le résultat de rivalités de personnes (Timothée) et de groupes politiques est probable, d'autant plus que, comme on le verra encore par la suite, le jeu politique échappe de plus en plus aux institutions démocratiques pour devenir la chose de quelques politiciens. Qu'il y faille voir aussi des divergences sur la politique extérieure d'Athènes ne l'est pas moins. On peut en effet supposer que certains hommes, indisposés par les lourdes charges financières que leur imposait une politique impérialiste dont ils pressentaient l'échec, commençaient à se regrouper pour tenter d'imposer une nouvelle orientation à la cité. Mais ces hommes ne pouvaient exiger qu'on renonçât d'un jour à l'autre aux campagnes navales dans l'Hellespont, qui garantissaient le ravitaillement d'Athènes, et leur seul moyen d'action consistait encore à faire passer en jugement les politiciens et les stratèges dont les attaches étaient connues avec les milieux « impérialistes »<sup>1</sup>.

En fait, la chute de Callistrate et de son groupe donna d'abord un surcroît d'influence aux partisans d'une politique maritime énergique, c'est-à-dire à Timothée et à ses amis (ce qui ne suffit pas à faire de ceux-ci les seuls artisans de la chute de Callistrate) et les années suivantes sont marquées par un durcissement athénien dans l'Egée : de nouveaux clérouques furent envoyés à Samos et à Potidée et Timothée s'efforça une nouvelle fois, mais en vain, de s'emparer d'Amphipolis, cependant que les

1. Y eut-il à ce moment un risque de subversion à Athènes ? Le texte d'un traité d'alliance conclu fin 362 ou début 361 entre Athéniens, Arcadiens, Achaïens, Eléens et Philiasiens pourrait le donner à penser (*Syll.*<sup>3</sup>, 181 = *Top*, II, 144 = *Staatsvertr.*, II, 290), qui comporte une clause par laquelle les alliés s'engageaient à défendre la démocratie athénienne contre toute tentative de tyrannie ou d'oligarchie. Il est vrai qu'il pourrait ne s'agir là que d'une clause de réciprocité, car les Athéniens s'engageaient de même à l'égard de leurs alliés péloponnésiens, dont la stabilité politique était, elle, fort précaire.

stratèges athéniens intriguaient en Macédoine à la faveur de la mort du roi Perdicas. En Thrace, les difficultés s'accumulaient. Le roi Cotys, allié traditionnel d'Athènes, devenait de plus en plus menaçant : il s'emparait de Sestos en 360 et menaçait Krithotè et Elaious, dernières places athéniennes en Chersonnèse. Mais Cotys ayant été assassiné, son royaume était partagé entre ses fils Parisadès, Amadokos et Kersobleptès. Ce dernier, qui avait reçu la partie orientale du royaume et qui était plus ou moins passé sous la coupe d'un aventurier eubéen, Charidèmos d'Oréos, était le plus menaçant pour Athènes. Contre lui, les Athéniens s'allièrent à ses frères, qui ne contribuèrent toutefois en rien à la reconquête de la Chersonnèse. Si donc la situation d'Athènes dans l'Égée n'était pas catastrophique, elle n'en était pas moins très délicate, car l'équilibre pouvait à tout moment se rompre, menaçant le ravitaillement de la cité, et les stratèges se voyaient contraints de rançonner les alliés pour faire face à leurs obligations.

La situation parut toutefois s'améliorer à la fin de 358 et au début de 357. Le Grand Roi venait de mourir et les satrapes de Phrygie et d'Ionie étaient hostiles à son successeur Artaxerxès Ochos. En Eubée, les cités chassaient les partisans de Thèbes et concluaient alliance avec Athènes. Le stratège athénien Charès, qui n'avait pas peu aidé à ce changement de politique, partait d'Eubée pour la Chersonnèse, réussissant à replacer les cités de la péninsule dans l'alliance athénienne, à l'exception de Cardia. Un accord était enfin conclu avec Philippe qui, roi de Macédoine depuis 359, s'engageait à rendre enfin Amphipolis aux Athéniens<sup>1</sup>. Mais c'est alors, au début de l'été 357, que Chios, Rhodes et Cos se détachèrent de l'alliance athénienne avec l'aide de Byzance et du satrape de Carie Mausole, déclenchant ce qu'on a appelé la « guerre des alliés ». Les opérations débutèrent autour de Chios où une escadre athénienne commandée par Charès s'était aussitôt rendue. Mais, après un échec naval où Chabrias trouva la mort, Charès fit voile vers les détroits pour attaquer Byzance, que Périnthe et Selymbria avaient rejointe dans la rébellion. La coalition devenait donc plus générale et Kersobleptès, revenant sur des engagements pris l'année précédente, refusait de rendre la Chersonnèse, tandis que Philippe, tout en s'emparant de Pydna, ne respectait pas ses promesses concernant Amphipolis. Au début de 356, les coalisés attaquaient les clérou-

1. *Infra*, p. 45.

chies athéniennes de Lemnos, d'Imbros et de Samos. Pour parer au danger, une flotte de 120 navires commandée par Iphicrate, Timothée et Charès tenta d'arracher la décision au large de Chios. Mais le désaccord entre les stratèges fit que Charès agit seul et fut battu à Embata (automne 356). La situation d'Athènes devenant critique, Charès tenta encore de la redresser avec l'aide du satrape rebelle Artabaze, mais la menace d'une intervention de la flotte phénicienne contraignit Athènes à la paix : à l'été de 355, les alliés révoltés voyaient reconnaître leur indépendance.

Entre-temps, un procès avait été intenté aux responsables de la défaite, Timothée et Iphicrate, qui eut pour effet d'écarter de la scène les hommes du parti « impérialiste » : Timothée condamné prit le chemin de l'exil ; Iphicrate fut acquitté, mais il passa au second plan dans les années qui suivent. Les hommes qui avaient poussé à la paix étaient ceux-là même qui, depuis la chute de Callistrate, songeaient à donner à la politique athénienne une nouvelle orientation et il n'est pas douteux qu'ils représentaient essentiellement les riches, las de supporter tout le poids de guerres ruineuses. Dès 357, une loi instituant les symmories triérarchiques avait été votée, dont le principal objet était à la fois d'augmenter le nombre de ceux qui auraient à contribuer à l'entretien de la flotte et de diminuer par là même la part de chacun<sup>1</sup> : cette loi était surtout favorable aux plus riches, dont le chef de file, Euboulos, devenait préposé au théorique<sup>2</sup> en 356, poste qui allait lui permettre de dominer la scène pendant plusieurs années. Les hommes du parti « pacifiste » allaient avoir à liquider une situation difficile. Non seulement Athènes perdait des positions essentielles dans le nord de l'Égée, mais surtout elle commençait à voir se profiler la menace qui n'allait cesser de grandir dans les années suivantes, celle que représentait le jeune roi de Macédoine, Philippe.

1. C'est sans doute cette loi qui permit d'armer la flotte qui fut chargée de combattre les alliés révoltés en 356.

2. La caisse du *theōrikon* (ou des *theōrika*) doit certainement son nom au fait que ses fonds servaient à payer l'assistance des nécessiteux au théâtre, mais ses origines, que l'on fait souvent remonter à Périclès, sont en fait très obscures et elle n'apparaît pas dans notre documentation avant le moment où Euboulos en est chargé : à ce moment, les excédents annuels des finances athéniennes lui sont affectés. On verra *infra*, p. 59, que Démosthène fera affecter ces mêmes excédents à la caisse des *stratiōtika* au moment de la crise décisive avec Philippe.

## CHAPITRE III

### PHILIPPE ET LA FIN DE L'INDÉPENDANCE DES CITÉS GRECQUES

La période de 359 à 338 est l'une des mieux connues de l'histoire du monde grec, grâce à la collection des discours de l'un des principaux acteurs des événements, Démosthène. Témoin certes partial, dont les informations ont besoin d'être contrôlées par ailleurs, grâce aux inscriptions, au récit de Diodore de Sicile et, bien entendu, aux trois grands discours de son adversaire Eschine. Mais celui-ci, comme Démosthène, procède souvent par allusions et il n'est pas toujours aisé de suivre le déroulement des opérations militaires ou de dater de façon précise les négociations. Il serait par ailleurs faux de tout ramener (comme nous y inciteraient les discours de Démosthène) à un simple duel entre Philippe et Athènes. Il faut donc, préalablement à toute analyse, essayer de définir les intérêts en jeu, ce qui implique d'abord une étude du principal protagoniste, Philippe II, roi des Macédoniens.

#### I. — LA MACÉDOINE A L'AVÈNEMENT DE PHILIPPE<sup>1</sup>.

Le royaume de Macédoine était l'un de ces Etats, situés aux franges du monde hellénique, qui participaient partiellement de

1. OUVRAGES A CONSULTER. — La bibliographie sur la Macédoine est considérable. On se bornera à citer les titres les plus importants : S. CASSON, *Macedonia, Thrace and Illyria*, Oxford, 1906 ; F. GEYER, *Makedonien bis zur Thronbesteigung Philipps II* (*Historische Zeitschrift*, Beiheft 19), Munich-Berlin, 1930 ; R. PARIBENI, *La Macedonia sino ad Alessandro Magno*, Milan, 1947 ; J. N. KALLERIS, *Les Anciens Macédoniens*, Athènes, 1954 ; P. CLOCHÉ, *Histoire de la Macédoine jusqu'à l'avènement d'Alexandre le Grand*, Paris, 1960 ; C. F. EDSON, *Early Macedonia*, in B. LAOURDAS

sa civilisation sans y être réellement intégrés. La différence fondamentale entre ces Etats et le monde des cités grecques tenait au fait qu'ils avaient conservé une forme monarchique et une organisation militaire aristocratique sans doute proches de celles du monde grec antérieur à la naissance et au développement de la *polis*. Cette différence politique était plus importante aux yeux des Grecs que les différences ethniques ou linguistiques, singulièrement dans le cas de la Macédoine, dont le peuplement était de provenances diverses, mais avec un élément grec certain, et dont la langue était voisine du grec. L'aristocratie militaire qui régnait sur un peuple de paysans plus ou moins dépendants était d'ailleurs sinon grecque, du moins fortement hellénisée. Les divinités qu'elle adorait étaient grecques, et la famille royale des Argéades, dont l'autorité s'exerçait de façon directe sur une partie du pays et plus indirectement sur la Haute-Macédoine intérieure, se voulait descendante d'Héraclès et originaire d'Argos. A ce titre, les rois avaient obtenu de participer aux jeux Olympiques à titre personnel, au plus tard au début du ve siècle.

Les rois de Macédoine s'étaient très tôt mêlés aux affaires du monde grec du fait de la position même du pays, du fait aussi de l'établissement de cités grecques sur le littoral thraco-macédonien. A partir des guerres médiques, ces relations avaient été surtout entretenues avec Athènes, devenue maîtresse du nord de l'Égée. Elles n'avaient pas toujours été pacifiques, et l'un des chefs d'accusation portés contre Cimón lors de son ostracisme fut fourni par ses rapports avec le roi Alexandre I<sup>er</sup> de Macédoine. Cependant, à mesure que s'affermissait l'hégémonie d'Athènes, des échanges réguliers s'étaient établis avec un pays qui possédait d'abondantes forêts, dont le bois était indispensable à la construction des navires<sup>1</sup>.

et Ch. MAKARONAS (ed.), *Ancient Macedonia*, Thessalonique, 1970, pp. 17-44. On signalera dès à présent l'ouvrage en cours de publication de N. G. L. HAMMOND, *A history of Macedonia*, dont seul le premier volume est actuellement paru (Oxford, 1972), traitant de la géographie et de la préhistoire.

Sur les institutions macédoniennes, F. GRANIER, *Die makedonische Heeresversammlung (Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte, Heft 13)*, Munich, 1931 (l'ouvrage de Granier, qui a fait longtemps autorité, a été récemment critiqué par P. BRIANT, *Antigone le Borgne*, Paris, 1973, pp. 235 sqq.); F. HAMPL, *Der König der Makedonen*, Diss., Weida, 1934; A. MOMIGLIANO, *Re e Popolo in Macedonia prima di Alessandro*, *Ath.*, XIII, 1935, 3-21; A. AYMARD, *Sur l'Assemblée macédonienne*, *R.E.A.*, LII, 1950, pp. 115-137 (= *Etudes d'Histoire ancienne*, pp. 143-163).

1. Cf. le volume précédent, pp. 668 sqq.

L'établissement de ces relations, la frappe par les rois macédoniens de leurs premières monnaies au lendemain des guerres médiques n'avaient pas manqué de provoquer des modifications dans la structure sociale du pays. Des villes s'étaient développées qui n'étaient pas des *poleis* au sens propre du terme, mais tendaient à le devenir. Le signe le plus notable de ces transformations sociales avait toutefois été l'apparition, dans les premières décennies du IV<sup>e</sup> siècle, d'une infanterie lourde d'hoplites qui tendaient à supplanter en importance la cavalerie aristocratique traditionnelle. On ne sait à quel roi macédonien il faut attribuer cette innovation qui devait répondre à des nécessités intérieures. On pense à Archélaos, contemporain des dernières années de la guerre du Péloponnèse, mais son règne qui s'achève en 394 est suivi d'une période de troubles pendant laquelle le royaume est envahi par les Illyriens et c'est seulement sous le règne d'Alexandre II (369-368) que l'armée des *pezetaïroi*<sup>1</sup> apparaît constituée. Alexandre, assassiné, eut pour successeur son frère Perdicas (368-359), qui dut faire face à d'autres prétendants au trône, dont un certain Argaios soutenu par les Athéniens. Ceux-ci étaient soucieux de remettre la main sur Amphipolis et de s'opposer aux empiétements de la ligue chalcidienne<sup>2</sup>. Perdicas tenta de résister aux entreprises de Timothée en s'alliant à la ligue chalcidienne, mais il ne put s'opposer à une nouvelle invasion illyrienne et périt au combat avec 4 000 Macédoniens.

Son fils Amyntas étant encore un enfant, l'assemblée de l'armée, qui semble jouer pour la première fois un rôle politique, désigna comme régent un frère de Perdicas, Philippe, qui avait alors 22 ans. Quelques années auparavant, encore adolescent, il avait été envoyé comme otage à Thèbes, dont c'était alors la grande époque, et l'on a pu soutenir que ce serait au contact d'Epaminondas que Philippe aurait acquis les qualités de stratège et de politique qui allaient lui permettre de triompher du monde grec. Dans l'immédiat, il lui fallait cependant faire face à de grandes difficultés : la Lyncestide était aux mains des Illyriens ; de nombreuses villes s'étaient rendues indépendantes sous l'autorité de dynastes locaux ; les prétendants à la succession de Perdicas étaient nombreux, parmi lesquels ses demi-frères Archélaos,

1. Les *hetairoi* (« compagnons ») sont les cavaliers aristocratiques ; les *pezetaïroi* les « compagnons à pied ».

2. Sur celle-ci, cf. *infra*, p. 182.

Arrhidaïos et Ménélaos ; les Péoniens enfin s'apprêtaient à envahir à leur tour la Macédoine. Philippe agit promptement. Il se débarrassa des prétendants, acheta la neutralité des Péoniens, s'entendit avec le Thrace Pairisadès. Puis, assuré de ses arrières, il fit mettre à mort le dernier prétendant, Argaïos, qui avait reçu d'Athènes un appui de 3 000 hoplites. Enfin il proposa la paix à Athènes, s'engageant à ne pas s'opposer à la reprise éventuelle d'Amphipolis par les Athéniens. A l'été de 358, il envahit la Péonie, qu'il contraignit à reconnaître son autorité. Puis il se tourna contre les Illyriens et les força à évacuer la Lyncestide et à conclure la paix. Peu après, il s'alliait à la dynastie épirote en épousant Olympias, fille du roi Néoptolème. C'est probablement à la suite de ce mariage qu'il fut reconnu roi par l'armée macédonienne : il ne fut plus question du jeune Amyntas, qui survécut toutefois dans l'ombre.

Au printemps de 357, Philippe mit le siège devant Amphipolis, rompant les engagements pris l'année précédente à l'égard des Athéniens. Mais Athènes était alors préoccupée par les affaires de Chersonnèse et s'apprêtait à faire face à la révolte de ses alliés<sup>1</sup>. Elle laissa donc faire Philippe qui s'empara de la cité et proclama son indépendance : il entendait par là se concilier les bonnes grâces de la ligue chalcidienne, principale adversaire d'Athènes dans le nord de l'Egée. Cette confédération s'était en effet reconstituée à la faveur du déclin de Sparte et possédait une armée réputée. Elle avait longtemps essayé de jouer le rôle d'arbitre entre Athènes et la Macédoine, mais la mainmise d'Athènes sur Potidée, où Timothée avait installé des clérouques, l'avait rejetée dans l'alliance macédonienne. Philippe proposa aux Chalcidiens de leur restituer Potidée et mena ouvertement la guerre contre Athènes. Au printemps de 356, il s'empara de Potidée, qu'il rendit aux Chalcidiens.

L'année suivante, Philippe consolida ses positions sur la côte nord de l'Egée en profitant des difficultés d'Athènes. Ayant successivement vaincu le roi de Thrace occidentale, le roi d'Illyrie et le roi de Péonie, il s'empara pendant l'été de 355 d'Abdère et de Maronée sur la côte de Thrace, puis de Méthonè, où une garnison athénienne arriva trop tard.

Dans le même temps, il consolidait son autorité sur la Macédoine. La mainmise sur les gisements du Pangée lui permit

1. *Supra*, p. 40.

d'émettre un abondant monnayage d'argent<sup>1</sup>. Pella, sa capitale, fut dotée d'un port actif, et peut-être est-ce là que Callistrate, réfugié en Macédoine après sa condamnation, réorganisa la levée des taxes. En même temps, reprenant une politique qui avait été celle d'Archélaos, il développait les routes et fortifiait les villes. Avec une grande souplesse, il laissait aux cités grecques conquises par lui un semblant d'autonomie, inaugurant par là une politique qu'il allait généraliser dans ses rapports avec les cités grecques et qui devait être celle des souverains de l'époque hellénistique.

Jusqu'à-là, Philippe s'était contenté de donner à la Macédoine une ouverture sur l'Egée, ce qui l'avait fait se heurter à Athènes. On peut s'interroger sur les raisons qui l'amenèrent à s'intéresser aux affaires de la Grèce propre. Avait-il déjà l'intention d'établir son hégémonie sur le monde grec ? ou plus simplement s'inquiétait-il de l'évolution de la situation en Thessalie ?

Depuis la mort du tyran Alexandre de Phères, qui avait un temps maintenu la position prééminente de son prédécesseur Jason, la Thessalie était en effet déchirée par des luttes opposant les cités. Durant l'hiver 357-356, Philippe était intervenu en Thessalie à l'appel des Aleuades de Larissa. Mais, appelé par des besoins plus urgentes, il avait renoncé à tirer parti de la situation. Or, à la faveur de la « guerre sacrée » déclenchée par Thèbes au nom de l'amphictyonie delphique contre les Phocidiens, l'influence béotienne s'était accrue en Thessalie. L'intervention de Philippe dans la guerre sacrée allait lui permettre à nouveau de se tourner vers la Grèce.

1. Les problèmes posés par les émissions monétaires de Philippe, fort complexes, semblent actuellement en voie d'élucidation, et nous remercions vivement M. G. Le Rider de nous avoir communiqué les conclusions d'un ouvrage encore inédit sur la question. Ces conclusions sont, en gros, les suivantes : Philippe frappe l'argent (sur l'étalon dit thraco-macédonien) dès 359 à Pella, en 357 ou 356 à Amphipolis ; les monnaies d'or, en revanche, ne semblent pas antérieures à 346, si ce n'est à 342 (à Pella), mais ce monnayage d'or (de poids attique) ne semble pas avoir eu l'importance que les historiens modernes lui prêtent volontiers — du moins du vivant de Philippe : car il apparaît à présent que la grande masse des « philippes » d'or procède d'émissions posthumes. Ces émissions (d'or et d'argent) s'interrompent entre 328 et 323, puis reprennent après la mort d'Alexandre pour disparaître définitivement après 315 à Pella (qui frappait surtout l'or) et à l'arrivée de Démétrios Poliorkète en Macédoine en 294 (*infra*, p. 360) à Amphipolis (qui frappait surtout l'argent). Il convient donc de réviser les propos classiques sur la « diplomatie de l'or » qu'aurait pratiquée Philippe, surtout si on la fait remonter au début de son règne...

II. — LES PROGRÈS DE PHILIPPE EN GRÈCE JUSQU'À LA PAIX DE 346<sup>a</sup>.

Au printemps de 356, les Phocidiens, qui avaient été condamnés l'année précédente à une lourde amende par le conseil amphictyonique pour avoir mis en culture des terres sacrées appartenant à Apollon, s'étaient emparés du sanctuaire de Delphes. Le conseil amphictyonique décréta aussitôt contre eux la « guerre sacrée ». Mais Athènes, d'une part, Sparte et ses alliés péloponnésiens, de l'autre, prenaient le parti des Phocidiens. Philomélos, chef des Phocidiens, envahissait alors la Locride, qu'il dévastait

1. OUVRAGES A CONSULTER. — AUX ouvrages cités *supra*, p. 42, n. 1, qui tous traitent de la politique de Philippe, on ajoutera : A. MOMIGLIANO, *Filippo il Macedone*, Florence, 1934 ; P. CLOCHÉ, *Un fondateur d'Empire, Philippe II, roi des Macédoniens*, 1955 ; E. POKORNY, *Studien zur griechischen Geschichte im sechsten und fünften Jahrzehnt des vierten Jahrhunderts v. Chr.*, Diss., Greifswald, 1913 ; et l'ensemble d'études rassemblées par S. PERLMAN, *Philip and Athens*, Cambridge, 1973.

En outre, sur la troisième guerre sacrée : P. CLOCHÉ, *Etude chronologique sur la troisième guerre sacrée*, Paris, 1915 ; N. G. L. HAMMOND, Diodorus' narrative of the Sacred War and chronological problems of 357-352 B.C., *J.H.S.*, LVII, 1937, pp. 44 sqq. ; M. SORDI, La terza guerra sacra, *R.F.*, LXXXVI, 1958, pp. 134 sqq. ; G. T. GRIFFITH, Philip of Macedon's early interventions in Thessaly, *Cl.Q.*, XX, 1970, pp. 224 sqq. ; N. J. HACKETT, *The Third Sacred War*, Diss., Cincinnati, 1970 (microfilm).

Sur les affaires de Thrace : P. CLOCHÉ, Le traité athéno-thrace de 357, *R.Ph.*, XLVI, 1922, pp. 1 sqq. ; Id., Athènes et Kersobleptès de 357 à 353/2, *Mélanges Glotz*, I, 1932, pp. 216 sqq. ; Id., Philippe, roi de Macédoine, de 359 à 351, *Les Et. class.*, XVIII, 1950, pp. 385 sqq.

Sur les courants d'opinion à Athènes, outre la bibliographie démosthénienne donnée, p. 38, n. 1, voir : G. MATHIEU, *Les idées politiques d'Isocrate*, Paris, 1925 ; P. CLOCHÉ, *Isocrate et son temps*, Paris, 1963 ; M. A. LEVI, *Isocrate, saggio critico*, Milan, 1959 ; E. MIKKOLA, *Isokrates. Seine Anschauungen im Lichte seiner Schriften*, Helsinki, 1954 ; P. CLOCHÉ, La politique de Démosthène de 354 à 346, *B.C.H.*, XLVII, 1923, pp. 97 sqq. ; P. WENDLAND, Beiträge zur athen. Politik und Publizistik des IV. Jhts, *Nachr. Königl. Gesellsch. Wissensch. Göttingen*, philol.-hist. Kl., 1910, pp. 123 sqq. ; 282 sqq. ; cf. aussi *infra*, p. 213, n. 3.

Sur les affaires de Chalcidique : D. M. ROBINSON, Inscriptions from Olynthus 1934 : I, Treaty between Philip and the Chalcidians 356 B.C., *T.A.P.A.*, LXV, 1934, pp. 103 sqq. ; F. CARRATA THOMAS, Il trattato con i Calcidesi nella prima attività diplomatica di Filippo II, *P.d.P.*, 1953, pp. 343 sqq. (= PERLMAN, *o. c.*, pp. 1 sqq.) ; G. L. CAWKWELL, The defence of Olynthus, *Cl.Q.*, XII, 1962, pp. 122 sqq. (= PERLMAN, *o. c.*, pp. 47 sqq.) ; J. CARTER, Athens, Euboea and Olynthus, *Hist.*, XX, 1971, pp. 418 sqq.

Sur la paix de Philocrate : F. HAMPL, Zur angeblichen *koinè eirèné* des J. 346 und zum philokratischen Frieden, *Klio*, XXXI, 1938, pp. 371 sqq. ; G. T. GRIFFITH, The so-called *koinè eirèné* of 346 B.C., *J.H.S.*, LIX, 1939, pp. 71 sqq. (= PERLMAN, *o. c.* pp. 91 sqq.) ; R. SEALEY, Proxenos and the Peace of Philocrates, *Wien. Stud.*, LXVIII, 1955, pp. 371 sqq. ; G. L. CAWKWELL, Aeschines and the peace of Philocrates, *R.E.G.*, LXXIII, 1960, pp. 416 sqq. (= PERLMAN, *o. c.*, pp. 67 sqq.) ; Id., Aeschines and the ruin of Phocis in 346, *R.E.G.*, LXXV, 1962, pp. 453 sqq.

sans réussir à s'emparer des places fortes. En 355, il battait l'armée thessalienne, mais était lui-même battu par les Béotiens à Néon, en Phocide, et se donnait la mort peu après (automne 354). La Phocide était alors déchirée par des luttes intestines qui prirent fin avec l'arrivée au pouvoir d'un nouveau stratège, Onomarchos. Celui-ci s'efforça activement de renforcer le pouvoir phocidien et fit appel aux cités grecques pour l'aider au financement de la reconstruction du temple de Delphes, détruit en 373/2 par un séisme : Athènes, les Locriens, Mégare, Epidaure, Sparte, Corinthe répondirent à son appel. Onomarchos put rétablir son autorité sur la Locride et reconstruire Orchomène, menaçant ainsi directement la Béotie. Il lui restait à faire entrer la Thessalie dans son alliance pour isoler définitivement ses adversaires béotiens. Or, en 353, Philippe s'était rendu à l'appel des cités thessaliennes menacées par les tyrans de Phères et de Crannon, qu'il avait réussi à vaincre malgré l'aide apportée à ceux-ci par Phayllos, frère d'Onomarchos. Onomarchos à son tour marcha contre Philippe et le repoussa, puis il écrasa une armée béotienne et, parvenu en Grèce centrale, s'empara de Coronée.

En 352, Philippe revint assiéger Phères, dont les tyrans réclamèrent l'aide d'Onomarchos et d'Athènes. Le chef phocidien pénétra en Thessalie avec 20 000 soldats, cependant qu'une flotte athénienne croisait au large des côtes thessaliennes. Mais Philippe réussit à vaincre les Phocidiens avant que les Athéniens aient pu débarquer : victoire décisive qui entraîna la soumission de Phères et des principales cités thessaliennes. Durant l'été, Philippe réorganisa la ligue thessalienne, dont les forces armées furent placées sous son commandement, cependant que le produit des taxes des marchés et des ports lui était concédé. Sa position était alors très forte et il menaçait directement la Grèce centrale. Au milieu de l'été 352, il parvenait aux Thermopyles — ce qui suscita en Grèce une profonde inquiétude et détermina un vigoureux effort militaire. Athènes envoya 5 000 hoplites et 400 cavaliers, Sparte 1 000 hommes et la ligue achaïenne 2 000. Philippe préféra se retirer, laissant Phayllos, le successeur d'Onomarchos, aux prises avec les seuls Béotiens.

Les opérations en Grèce centrale allaient toutefois, pendant quelques années, passer au second plan. D'une part, en effet, Philippe se tournait de nouveau vers la Thrace et, au printemps 351, contraignait Kersobleptès à reconnaître sa suzeraineté, en même temps qu'il resserrait son alliance avec les cités

des Détroits (Périnthe, Byzance) et, dans la Chersonnèse où Athènes avait installé de nouveaux clérouques en 353/2, avec Cardia. D'autre part, Phocidiens et Béotiens s'opposaient désormais dans le Péloponnèse, où la guerre avait éclaté entre Sparte et Mégalopolis. La victoire du roi de Sparte Archidamos, dans l'été 351, mit fin à cette guerre qui avait paradoxalement ralenti les opérations de la guerre sacrée.

Pendant ces années où Philippe affermissait ses positions dans l'Egée, la politique athénienne apparaît singulièrement modérée. Il faut certes se méfier des partis-pris de Démosthène et de ses accusations à l'encontre de certains dirigeants de la démocratie. La politique d'Euboulos (devenu président des préposés au théorique en 356)<sup>1</sup> et des hommes de son groupe n'était pas purement passive. Ces gens répugnaient aux aventures lointaines, coûteuses et inutiles, mais c'est sur la proposition de Diophantos, ami d'Euboulos, que fut envoyée l'expédition qui arrêta Philippe aux Thermopyles. Par ailleurs, l'approvisionnement d'Athènes en grains était trop nécessaire au maintien de la paix sociale pour que le groupe d'Euboulos pût s'en désintéresser : d'où l'envoi de clérouques à Sestos en 353/2 ; d'où les expéditions pour aider Méthonè, Néapolis ou Pagases contre Philippe ; d'où enfin les accords conclus avec Amadokos ou Kersobleptès. Adopter une politique défensive pour préserver les intérêts d'Athènes était une chose, mais tenter de rétablir l'hégémonie athénienne en était une autre. Or, il y avait à Athènes des hommes qui rêvaient d'un impossible retour à l'impérialisme et aux expéditions aventureuses, et ces gens étaient prêts à répondre aux appels de tous ceux qui, dans l'Egée, dans le Péloponnèse ou ailleurs, préparaient des revanches plus ou moins fondées. Ils y voyaient l'occasion d'expéditions glorieuses et peut-être fructueuses, et c'est évidemment ce qu'ils faisaient miroiter aux yeux d'une assemblée facilement changeante, prête à désavouer une expédition malheureuse après l'avoir votée d'enthousiasme, et toujours sensible à l'évocation du passé glorieux de la cité. Une telle politique, sans grande envergure sinon sans risques, déplaisait nécessairement aux riches qui, appelés à en faire les frais, étaient au contraire favorables à la politique d'Euboulos et de ses amis. A ceux-ci, il apparaissait, au contraire, que, hormis

1. *Supra*, p. 41.

pour la défense des intérêts vitaux d'Athènes dans le nord de l'Égée, la cité devait s'abstenir de toute expédition coûteuse et aventureuse. Il leur semblait plus utile de mettre en valeur les ressources de l'Attique, et notamment ses mines, et d'essayer de ranimer l'activité du Pirée en accordant aux étrangers des facilités accrues, en particulier sur le plan judiciaire. La loi de Périandre sur la triérarchie<sup>1</sup> les avait délivrés d'un poids très lourd, et la reprise minière incontestable des années cinquante est sans doute liée au réel allègement des charges des riches que représentait l'institution des symmories triérarchiques. Il est incontestable que cette politique devait avoir des résultats positifs et qu'Athènes connut vers le milieu du siècle un regain de prospérité<sup>2</sup>.

Que représentait Démosthène dans ce contexte ? La question n'est pas simple, car Démosthène est l'homme politique athénien qui a suscité chez les modernes les passions les plus contradictoires. Par ses origines et son milieu social, il était naturellement porté à être du parti des riches. Et ses premiers discours politiques, s'ils s'inscrivent dans ces rivalités de clans, fondées surtout sur des amitiés et des clientèles, auxquelles se réduisaient souvent les luttes politiques à Athènes au IV<sup>e</sup> siècle, témoignent effectivement du souci de préserver les intérêts des possédants. Mais il était trop tentant, pour qui voulait faire une carrière politique, de dénoncer les insuffisances des hommes au pouvoir. Démosthène n'y faillit pas et, soit par lucidité, soit par chance, il sut trouver le point faible de la politique étrangère d'Athènes, à savoir la méconnaissance du danger macédonien. D'où, à partir de 351, ces discours de plus en plus virulents incitant Athènes à combattre sur tous les fronts où Philippe pouvait apparaître menaçant. Mais, ce faisant, Démosthène était insensiblement amené à donner encore à son comportement une autre signification politique. Car, pour justifier les sacrifices demandés en vue d'une politique extérieure plus active, il invoquait le glorieux passé d'Athènes et en revenait tout naturellement à glorifier l'impérialisme, présent ou passé. De là à faire à nouveau de Sparte l'ennemie héréditaire (*pour les Mégalo-politains*), à assimiler les amis de Philippe aux ennemis de la démocratie (*sur les Affaires de Chersonnèse*), à dénoncer les méfaits des riches, il n'y avait qu'un pas, que Démosthène allait rapidement franchir.

1. *Supra*, p. 41.

2. *Infra*, pp. 109 sqq.

Philippe cependant continuait à affermir ses positions dans le nord de l'Égée et à l'intérieur de son royaume. En 351, il avait mené une nouvelle expédition victorieuse contre les Illyriens, assurant la sécurité de ses relations avec l'Épire. L'année suivante, il occupa l'Épire et ramena auprès de lui le jeune Alexandre, son beau-frère et futur héritier du trône d'Épire. En Thessalie septentrionale, il renforça son contrôle sur Pagases et Magnésie. Enfin, il renvoya au Grand Roi le satrape Artabaze et le chef de ses mercenaires, Memnon de Rhodes, qui s'étaient réfugiés auprès de lui, s'assurant ainsi la neutralité bienveillante d'Artaxerxès. Sa flotte, d'autre part, ne cessait de se développer, lui permettant de se livrer à des opérations de piraterie contre les navires athéniens.

En 349, Philippe passa à l'offensive contre la ligue chalcidienne en exigeant par un ultimatum que lui fussent livrés ses deux demi-frères, qui avaient trouvé refuge en Chalcidique après une tentative d'usurpation. Les Chalcidiens rejetèrent l'ultimatum et réclamèrent l'aide d'Athènes. Un débat eut lieu à l'assemblée, où Démosthène réclama des mesures immédiates. Malgré l'opposition de Démade et des hommes du « parti » macédonien, le principe d'une expédition fut adopté : 2 000 mercenaires et 38 trières devaient partir sous le commandement de Charès. Pour financer cette expédition, Apollodore, ami personnel de Démosthène, suggéra que les fonds affectés à la caisse du théorique soient versés à une caisse militaire. Mais sa proposition fut rejetée comme illégale.

On était alors au début de l'hiver 349/8 et il était difficile d'envoyer une nouvelle aide aux cités chalcidiennes qui succombèrent les unes après les autres, sauf Olynthe. Au début de l'été 348, les Athéniens envoyèrent Charidèmos avec 4 000 peltastes, payés grâce aux subsides du satrape de Mysie, Orontès, puis, quelques semaines plus tard, 2 000 hoplites citoyens et 300 cavaliers avec 18 trières et des navires de transport. Mais, quand la flotte athénienne arriva devant Olynthe, la ville était déjà tombée aux mains de Philippe : la cité fut rasée et ses habitants vendus en esclavage, tandis que la péninsule de Chalcidique était annexée au royaume de Macédoine.

C'était pour Athènes un coup d'autant plus dur que, pendant l'hiver 349-348, Philippe avait favorisé le soulèvement des cités eubéennes qui, malgré l'intervention d'un petit corps commandé par Phocion, s'étaient détachées de l'alliance athénienne, à l'exception de Carystos. Athènes se trouvait donc sous la menace

directe de Philippe et, à l'assemblée, les politiciens ne manquèrent pas de s'en rejeter la responsabilité. Le plus urgent était toutefois de négocier la paix, sur quoi Démosthène était d'accord avec le groupe d'Euboulos. Philippe, de son côté, souhaitait avoir les mains libres pour achever la guerre sacrée.

Celle-ci continuait en effet, opposant les Phocidiens aux Béotiens. Les uns et les autres cherchaient à ranimer les opérations, les premiers en réclamant l'aide d'Athènes et de Sparte, les seconds celle de Philippe. En février 346, 1 000 hoplites spartiates, sous le roi Archidamos, parvinrent aux Thermopyles, cependant qu'une flotte athénienne croisait au large. Mais ils durent se retirer, le stratège phocidien, Phalaicos, ayant refusé de leur livrer les fortifications. La nécessité de négocier avec Philippe devenait de plus en plus évidente et une ambassade de dix hommes, dont Démosthène, Philocrate et Eschine (ces deux derniers faisant partie du groupe d'Euboulos), fut envoyée en Macédoine.

Cette ambassade devait quelques années plus tard faire l'objet d'un retentissant procès qui opposa Eschine à Démosthène. A travers les deux plaidoiries, où les deux adversaires donnent des événements des versions contradictoires, il semble que les choses se soient déroulées de la façon suivante : Philippe accueillit les ambassadeurs athéniens à Pella avec beaucoup d'égards ; il proposa à Athènes non seulement la paix, mais une alliance ; il s'engageait en outre à ne pas intervenir en Chersonnèse durant les négociations. Les ambassadeurs rentrèrent à Athènes où l'*Ecclèsia* fut convoquée ainsi que le *synedrion* des alliés. Ceux-ci souhaitaient que tous ceux qui avaient combattu aux côtés d'Athènes fussent associés au traité et leur proposition fut appuyée par Démosthène et peut-être par Eschine. Mais Philocrate, insistant sur l'hostilité grandissante de Thèbes, invita les Athéniens à conclure la paix sans délai. Aristophon s'opposa à ce qui lui semblait un abandon et réclama la rupture des négociations : il fallut toute l'énergie d'Euboulos pour amener le *demos* déchaîné à accepter la proposition de Philocrate, dont il montra qu'elle ne comportait qu'une seule alternative dans la poursuite de la guerre, qui impliquait de nouveaux sacrifices financiers. Les propositions de paix et d'alliance furent donc ratifiées, dont étaient exclus Kersobleptès et les Phocidiens. En mai 346, les ambassadeurs athéniens regagnèrent Pella pour recevoir le serment de Philippe. Mais celui-ci avait mis à profit la lenteur de la négociation pour se jeter sur la Thrace et réduire

Kersobleptès à sa merci. Revenu en Grèce, il jura à son tour la paix à Phères, en juillet. C'est au retour de cette seconde ambassade que Démosthène attaqua ses collègues, les accusant d'avoir par leur lenteur permis à Philippe de renforcer ses positions. L'assemblée ratifia cependant le traité.

Philippe demanda alors aux Athéniens de se joindre à lui pour mettre fin à la guerre sacrée. Mais Démosthène s'y opposa et une nouvelle ambassade fut envoyée au roi pour lui faire part de ce refus. Au cours de leur voyage, les ambassadeurs apprirent toutefois que Phalaicos avait capitulé et ils regagnèrent Athènes en hâte, où l'on commença à organiser la défense, persuadé en effet que l'on était de ce que Philippe allait marcher contre la cité.

Philippe cependant avait convoqué le conseil amphictyonique pour statuer sur le sort des Phocidiens et Eschine y fut envoyé à la tête de la délégation athénienne. Philippe exigea que les cités phocidiennes fussent démantelées et que les Phocidiens payassent une amende annuelle de 60 talents pendant dix ans ; de plus, leurs deux voix au conseil amphictyonique seraient attribuées à Philippe, qui recevrait également la promantie à Delphes (droit de consulter l'oracle en premier). Les jeux Pythiques se dérouleraient en septembre de la même année sous la présidence de Philippe. — Quand les clauses de cette paix furent connues à Athènes, il y eut une forte opposition à l'Assemblée, mais Démosthène intervint en leur faveur et la paix fut jurée. Les Athéniens revenant même sur leur décision première envoyèrent des délégués aux jeux.

Tels sont les faits. Quelle est leur signification ? Quelles sont les intentions des uns et des autres ? Démosthène, dont la version est généralement acceptée, rend Eschine et ses amis responsables des énormes avantages acquis en quelques mois par Philippe : en faisant traîner la négociation ils auraient permis au roi de s'emparer de la Thrace et d'écraser les Phocidiens, ce qui lui ouvrirait la porte du conseil amphictyonique et lui offrirait un rôle d'arbitre des affaires grecques. Le mal étant fait, il n'y avait qu'à s'incliner et préparer la revanche. — Eschine, au contraire, souligne la mansuétude de Philippe, son désir sincère de s'associer avec Athènes en respectant en particulier l'engagement de ne pas toucher à la Chersonnèse ; il insiste sur les contradictions de l'attitude de Démosthène, qui avait dénoncé devant le peuple une paix à laquelle il avait cependant œuvré et à laquelle il finit par se rallier.

L'embaras de l'historien moderne tient à ce qu'il connaît la suite, qui devait donner raison à Démosthène. Pourtant, à lire le discours *sur l'Ambassade*, on est souvent gêné par la mauvaise foi du grand orateur, et il n'est pas sûr que Philippe n'ait pas été sincère en recherchant l'alliance d'Athènes en 346. On peut aussi s'interroger sur le rôle que le roi entendait faire jouer à l'amphictyonie delphique : pensait-il en faire l'instrument de sa domination sur le monde grec ? La paix de 346 serait alors une préfiguration de la ligue de Corinthe de 337<sup>1</sup>. — Mais peut-être Philippe ne voyait-il pas si loin. Les avantages qu'il avait acquis étaient immenses et avaient fait de lui l'arbitre des cités qui, déchirées par les querelles qui les opposaient les unes aux autres, avaient dû en passer par ses volontés. Leur seul espoir de recouvrer leur pleine indépendance était désormais de s'unir : c'est à quoi allait s'attacher Démosthène.

### III. — LA FIN DU MONDE CLASSIQUE DES CITÉS<sup>2</sup>.

Les années 346-340 apparaissent comme des années de « guerre froide » entre Philippe et Athènes. Formellement, l'alliance

1. *Infra*, p. 62.

2. OUVRAGES A CONSULTER. — P. CLOCHÉ, La Grèce de 346 à 339 av. J.-C., *B.C.H.*, XLIV, 1920, pp. 108-159 ; F. WÜST, Philip II von Makedonien und Griechenland in den Jahren 346 bis 338, *Münchener historische Abhandlungen*, Erste Reihe, Heft 14, Munich 1938.

Sur la période de « guerre froide », outre les titres cités p. 47, n. 1, voir P. A. BRUNT, Euboea in the time of Ph. II, *Cl.Q.*, XIX, 1969, pp. 245 sqq. ; G. L. CAWKWELL, Demosthenes' policy after the peace of Philocrates, *Cl.Q.*, XIII, 1963, pp. 120 sqq. ; 200 sqq. ; Id., Demosthenes and the stratiotic fund, *Mnem.*, 4<sup>e</sup> sér., XV, 1962, pp. 377 sqq. ; on lira encore G. GLOTZ, Démosthène et les finances athéniennes de 343 à 339, *R.H.*, CLXX, 1932, pp. 385 sqq.

Sur la campagne finale, outre les travaux cités p. 47, n. 1, voir G. GLOTZ, Philippe et la surprise d'Elatée, *B.C.H.*, XXXIII, 1909, pp. 526 sqq. ; D. J. MOSLEY, Athens' alliance with Thebes 339 B.C., *Hist.*, XX, 1971, pp. 508 sqq. ; N. G. L. HAMMOND, The victory of Macedon at Chaeronea, *Studies in Greek History*, Oxford, 1973, pp. 534 sqq.

Sur les préliminaires à la paix générale : C. ROEBUCK, The settlements of Phil. II with the Greek states in 338 B.C., *Cl.Ph.*, XLIII, 1948, pp. 73 sqq.

Sur les dispositions de 337 et la « ligue de Corinthe », la bibliographie est immense. On verra en particulier (outre les textes épigraphiques et littéraires rassemblés dans *Staatsvertr.*, III, n° 403, qui donne de nombreuses références) U. WILCKEN, Beiträge z. Gesch. d. Korinth. Bundes, *Sitz.-Ber. Akad. Wiss. München* (Philos.-philol. Kl.), X, 1917 ; W. SCHWAHN, Heeresmatrikel und Landfriede Philipps von Mak., *Klio*, Bft. 21, 1930 ; E. SCHEHL, Zum Kor. Bunde v. J. 338/7 v. Chr., *Jahresh. Österr. Arch. Inst.*, XXVII, 1932, pp. 115 sqq. ; K. DIENELT, D. Korinth. Bund, *ibid.*, XLIII, 1958, pp. 247 sqq. ; I. CALABI, Il sinedio della lega di Cor. e le sue attribuzioni giurisdizionali, *R.F.*, LXXVIII, 1950, pp. 63 sqq.

de 346 demeure ; en fait, tant sur le plan diplomatique que sur le terrain proprement militaire, les heurts sont multiples qui aboutissent en 340 à la rupture.

Au lendemain de la paix, chacun des deux adversaires cherche à consolider ses positions. A Athènes, les années 346-343 voient s'affirmer progressivement la position personnelle de Démosthène. Dès 345, son ami Timarque avait intenté un procès à Eschine, mais la personnalité de Timarque était à cet point discutable que les juges l'avaient débouté. La position d'Eschine apparaissait encore à la majorité des Athéniens comme étant la plus sage, et l'affaire de Timarque prouve que, pour une partie de l'opinion, les accusations formulées par Démosthène apparaissaient sans fondement. Il en allait d'ailleurs de même dans le reste du monde grec, en particulier dans le Péloponnèse : l'ambassade conduite par Démosthène en Argolide, en Arcadie et en Messénie à l'automne de 344 se solda par un échec. Puis, durant l'été de 343, Démosthène attaqua de nouveau Eschine, en son nom propre cette fois, à propos de l'ambassade qui avait précédé la paix de 346. Eschine fut acquitté de justesse, mais cet acquittement prouve l'hostilité d'une partie encore importante de l'opinion à l'égard de Démosthène. C'est cette même opinion qui fit repousser les propositions d'alliance du Grand Roi, quelque temps avant que ne débute le procès sur l'Ambassade, et les reproches que Démosthène adresse aux Athéniens tant dans la 2<sup>e</sup> *Philippique* que dans le discours *sur l'Ambassade* témoignent de la résistance à laquelle il se heurtait. On entrevoit néanmoins dès lors les signes d'une évolution qui allait se précipiter dans les années suivantes. En 344, Philocrate, le négociateur de la paix de 346, fut condamné à mort sur une accusation d'Hypéride. La même année, l'Aréopage fit casser la décision de l'Assemblée d'envoyer Eschine à Delphes pour représenter Athènes au conseil amphictyonique (qui avait à se prononcer sur une requête des Déliens contre Athènes) et le fit remplacer par Hypéride, ami de Démosthène et adversaire de Philippe.

Dans le même temps, Athènes s'efforçait de reconstituer son armée et sa flotte pour être prête à toute éventualité. Un nouvel arsenal était construit au Pirée, au financement duquel était affecté un impôt spécial. Une caisse militaire (des *straliôtika*) était créée qui devait recevoir tous les excédents budgétaires, cependant que, pour diminuer les dépenses, on procédait à une révision du corps civique : des hommes riches furent privés de

la citoyenneté et leurs biens confisqués. Enfin, un nouveau contingent de clérouques était envoyé en Chersonnèse. Au milieu des luttes de factions, on sentait donc grandir l'influence du parti de la guerre.

Philippe, de son côté, renforçait ses positions dans le nord de l'Égée et aux frontières de la Macédoine. En 345, il envahit la Dardanie, puis l'Illyrie, afin d'assurer de nouveau ses frontières occidentales. En même temps, il renforçait son autorité en Macédoine, favorisant le développement des villes en Haute-Macédoine, entreprenant la construction de routes et de ports et multipliant les émissions monétaires. En 344, à l'appel des Thessaliens, il expulsait des cités thessaliennes les tyrans qui s'y maintenaient encore. Peu après, il devait procéder à une réorganisation complète de la ligue thessalienne, installant dans les cités des tétrarchies, regroupant les cités à l'intérieur des quatre districts qui existaient auparavant, afin de réduire l'importance des plus grandes, imposant enfin l'usage des monnaies macédoniennes. En 342, au plus tard, il se faisait élire archonte à vie de la ligue thessalienne et pouvait disposer du trésor fédéral. Une garnison macédonienne était enfin installée à Phères.

Durant l'hiver 343-342, Philippe dut se consacrer aux affaires de l'Épire, où le régent Arybbas refusait de céder le trône à l'héritier légitime, Alexandre, beau-frère de Philippe. Il envahit donc l'Épire, restaura l'autorité d'Alexandre et l'étendit jusqu'au golfe d'Ambracie. Cette expansion inquiéta Leucade et Ambracie, qui firent appel à Corinthe, leur métropole, laquelle se tourna vers Athènes. Athènes ne pouvait que répondre favorablement : un corps expéditionnaire fut envoyé à Ambracie et Philippe n'insista pas. Mais la menace macédonienne qui avait pesé un moment sur les côtes occidentales de Grèce, jointe au rapide succès obtenu par Athènes, provoqua en Grèce un renversement des alliances auquel Démosthène contribua personnellement en multipliant les ambassades : Corinthe et ses colonies, la ligue achaienne, Argos, l'Arcadie, la Messénie se rapprochèrent d'Athènes, où l'opinion était de plus en plus hostile à Philippe. Lorsque celui-ci suggéra en 342 de reprendre les négociations et offrit en gage de sa bonne foi la petite île d'Halonnèse, ses propositions furent rejetées.

Philippe, dès lors, n'avait plus à ménager son adversaire et, assuré de ses arrières, il décida de porter son attaque sur les régions des Détroits, qu'il savait vitales pour Athènes. Enten-

dait-il, comme on l'a supposé, exercer une pression sur l'opinion et l'amener à désavouer Démosthène et les hommes de son parti, dont l'hostilité compromettait la paix égéenne et la sécurité d'Athènes ? Ou bien, comme l'affirmait Démosthène, s'agissait-il de l'application d'un plan mûrement réfléchi ? Ou encore, plus simplement, Philippe s'inquiétait-il de la situation en Asie et de la menace que constituerait pour lui une alliance entre Athènes et le Grand Roi ? Ce dernier, en effet, après avoir écrasé une révolte en Phénicie en 345, puis réplacé l'Égypte sous son autorité en 343<sup>1</sup>, avait entrepris de restaurer sa puissance en Asie Mineure. Mentor de Rhodes, chef de ses mercenaires grecs, s'était emparé d'Hermias, tyran d'Atarnée et ami de Philippe, qui s'était constitué une principauté en Troade. Amené à Suse, Hermias avait été mis à mort, non sans avoir été interrogé sur les projets de Philippe. La destruction de la principauté d'Hermias remplaçait la rive asiatique des Détroits sous le contrôle du Roi et pouvait paraître dangereuse à Philippe pour la sécurité de ses propres positions de Thrace.

Quoi qu'il en soit, durant l'hiver de 342, Philippe envahit la Thrace et annexa le royaume des Odryses. En même temps, il concluait alliance avec les Gètes du Danube inférieur et avec les cités grecques du Pont-Euxin et de la côte de Thrace, menaçant ainsi les clérouques athéniens de Chersonnèse. Athènes ne pouvait pas ne pas réagir et envoya Diopéithès en Chersonnèse avec des mercenaires. Il est incontestable que ce stratège se livra à la piraterie sur le littoral thrace et qu'il rétablit un péage sur l'Hellespont. Quand Diopéithès vint attaquer Cardia, son alliée, Philippe protesta. Démosthène prit la parole devant le peuple pour justifier le stratège : il ne niait pas que celui-ci se fût livré à des actes répréhensibles, mais il fallait bien qu'il rétribuât ses mercenaires, alors que la cité ne lui donnait aucune aide financière pour assurer la défense d'une région vitale pour elle. Quelques semaines plus tard, Démosthène reprenait les mêmes arguments dans la 3<sup>e</sup> *Philippique* (mai 341). L'Assemblée avait bien maintenu Diopéithès dans son commandement, mais il était urgent de lui envoyer subsides et renforts et, pour convaincre le peuple, Démosthène, plus qu'il ne l'avait fait auparavant, mit l'accent sur les arrière-pensées de Philippe : sans doute était-ce à la démocratie athénienne qu'il en voulait essentiellement, mais bien plus, c'était désormais la liberté de

1. *Infra*, p. 72.

tous les Grecs qui était en jeu. Aussi Démosthène incitait-il les Athéniens non seulement à se préparer à la guerre, mais encore à envoyer des ambassades auprès des cités du Péloponnèse, auprès de leurs anciens alliés menacés par Philippe, et même auprès du Grand Roi : « D'abord défendons-nous par nous-mêmes et préparons-nous. J'entends par là : préparons des trières, de l'argent, des soldats. Car, alors même que tous les autres Grecs se résigneraient à la servitude, notre devoir à nous est de combattre pour la liberté. Puis, quand nous serons prêts nous-mêmes et qu'aucun des Grecs n'en pourra douter, alors appelons-les à nous, envoyons partout des députés qui les informeront... » (3<sup>e</sup> *Philippique*, 70-71). Son éloquence convainquit le *dèmos* : des renforts furent envoyés à Diopeithès, des alliances conclues avec Byzance, Abydos, Chios et Rhodes.

Plus près d'Athènes, des alliances furent conclues avec Mégare (où en mai 341 une expédition conduite par Phocion avait favorisé l'établissement de la démocratie) et avec les cités eubéennes (où en juin de la même année la prise d'Oréos et, l'année suivante, d'Erétrie permettaient également de rétablir la démocratie dans les cités). En mars 340, un congrès des Athéniens et des alliés décida de préparer la guerre générale contre Philippe. La paix n'était pas encore rompue, mais le prétexte allait être vite trouvé : à la fin de l'été de 340, Philippe conduisait une flotte importante vers les Détroits et commençait le siège de Périnthe. Cette cité ayant reçu des renforts du Roi et de Byzance, Philippe, sans relâcher pour autant son siège, attaqua également Byzance. Enfin, prenant lui-même l'initiative de la rupture, il envoya à Athènes une nouvelle lettre dénonçant les méfaits de Diopeithès. L'Assemblée décida alors de détruire les stèles où était gravé le traité avec Philippe et de se préparer à la guerre (été 340).

En septembre 340, Philippe ouvrit les hostilités en s'emparant d'un convoi de navires de commerce qui franchissaient les Détroits sous escorte athénienne. Charès fut envoyé à Byzance avec 40 trières, mais les Byzantins refusèrent de le recevoir : la défiance à l'égard de certains stratèges athéniens subsistait et Charès avait mauvaise réputation. Une nouvelle expédition, commandée par Phocion et Céphisophon, fut mieux accueillie, cependant que Chios, Rhodes, Cos et les Perses envoyaient également des secours. Un nouvel assaut de Philippe, vers la

fin de l'hiver 340-339, n'ayant pu briser la résistance des Byzantins, le Macédonien préféra abandonner et réussit à regagner l'Égée malgré la surveillance des navires alliés. Peu après il conclua la paix avec Périnthe et Byzance.

C'était pour Athènes et surtout pour Démosthène une première victoire. Mais la menace subsistait et le début de 339 fut consacré à renforcer la puissance militaire d'Athènes. Démosthène fit en particulier rétablir le système triérarchique traditionnel, de façon à amener les plus riches à y contribuer plus effectivement. Lui-même reçut la charge spéciale de commissaire à la flotte et il réussit enfin à faire affecter tous les excédents financiers à la caisse militaire. Athènes était donc prête à subir le nouvel assaut que Philippe ne manquerait pas de lui faire subir.

Lorsque Philippe revint en Macédoine durant l'été de 339, il se trouva face à une situation nouvelle qu'il sut exploiter avec habileté. A la réunion du conseil amphictyonique de Delphes du printemps de 339, en effet, les Locriens occidentaux ayant (de leur propre initiative ?) demandé la condamnation d'Athènes pour une obscure affaire d'offrandes, Eschine riposta en accusant les Amphisséens d'avoir commis le sacrilège de mettre en culture des terres sacrées et d'avoir indûment levé des taxes à Cirrha, le port de Delphes. Eschine agissait-il seulement, comme il le dira plus tard, pour empêcher que la plainte contre Athènes ne suscitât l'hostilité de Thèbes, ou bien, comme le prétendra Démosthène, offrait-il à Philippe une occasion d'intervenir ? Toujours est-il qu'une réunion extraordinaire du conseil amphictyonique, dominée par Philippe, décréta la guerre sacrée contre Amphissa et qu'à la session régulière de l'automne 339 le commandement fut confié à Philippe.

Philippe aurait normalement dû recevoir l'appui des Béotiens, mais, depuis le début de 339, les relations s'étaient tendues entre ceux-ci et le roi : la place de plus en plus grande prise par Philippe au conseil amphictyonique inquiétait les Thébains, et durant la récente campagne de Philippe dans le Nord, ils avaient expulsé la garnison macédonienne de Nikaia, en Locride. Quand Philippe marcha vers le sud, en novembre 339, il fut contraint, pour éviter Nikaia, d'emprunter une route montagneuse qui le mena rapidement vers la Locride orientale où s'empara d'Elatée, coupant la route entre Thèbes et Nikaia.

La prise d'Elatée provoqua un grand émoi en Béotie, mais surtout à Athènes. L'Assemblée fut aussitôt convoquée en réunion extraordinaire, où Démosthène proposa l'envoi à Thèbes

d'une ambassade, dont lui-même prit la tête. Cette ambassade trouva à Thèbes une ambassade macédonienne qui, au nom de l'amphictyonie, demandait aux Béotiens de laisser passer Philippe. Soucieux de s'assurer l'alliance thébaine, Démosthène multiplia les concessions : Athènes assumerait les deux tiers des frais de la guerre, mettrait sa flotte à la disposition des alliés, abandonnerait le commandement aux Béotiens ; elle s'engageait en outre à reconnaître la suprématie de Thèbes sur les cités béotiennes. L'Assemblée béotienne vota l'alliance athénienne, rompant ainsi solennellement celle qui l'unissait à Philippe.

Durant l'hiver 339/8, les adversaires se préparèrent : Athènes envoya 10 000 mercenaires sous Charès pour garder le passage entre Amphissa et Kytinion. Des ambassades furent envoyées dans le Péloponnèse, en Eubée et dans l'Ouest pour resserrer les alliances autour d'Athènes et des Béotiens. Philippe, de son côté, fortifiait Elatée et Kytinion et restaurait les places fortes phocidiennes. Au printemps de 338, il fit des ouvertures de paix qui furent repoussées : il ne lui restait dès lors plus qu'à passer à l'offensive.

Elle commença au début de l'été : Philippe s'empara d'Amphissa, écrasa les mercenaires de Charès, puis, prenant de vitesse les alliés, parvint en Béotie, dont une partie de son armée ravagea le territoire. Avant d'engager le combat décisif, il fit de nouvelles propositions de paix. A Athènes, Phocion, qui était alors le représentant le plus écouté du « parti » macédonien, conseilla d'accepter. Mais Démosthène tint bon et les offres de Philippe furent rejetées. On combattit donc le 2 avril 338 dans la plaine de Chéronée. Philippe employa la tactique qui lui avait déjà valu tant de succès, faisant porter l'effort principal sur l'aile droite des alliés où se trouvait le bataillon sacré thébain, contre lequel il lança son fils Alexandre à la tête de la cavalerie lourde macédonienne. Par la brèche ainsi ouverte, la phalange put enfoncer le front allié et prendre les Athéniens à revers : 2 000 d'entre eux tombèrent entre les mains du vainqueur.

Thèbes capitula aussitôt, et un gouvernement oligarchique y fut établi, tandis qu'une garnison macédonienne occupait la Cadmée. La Confédération béotienne fut dissoute et Thespies, Platées et Orchomène restaurées. Quant aux prisonniers thébains, la plupart d'entre eux furent vendus. A Athènes cependant, l'annonce de la défaite avait jeté le trouble et l'inquiétude : le peuple s'agitait et l'on parlait de confier la défense à Chari-

dèmos ; Hypéride aurait alors proposé un décret fameux qui accordait la liberté aux esclaves qui participeraient à la défense de la cité, et des mesures sévères menaçaient quiconque désertait. Il est en réalité assez difficile de se faire une idée exacte de cette effervescence, car nos sources divergent. Il n'est pas douteux qu'une alliance de fait s'était nouée entre les adversaires de la Macédoine et certains aventuriers qui pensaient profiter de la situation pour s'emparer du pouvoir. Contre les uns et les autres, un Phocion, dont les liens avec Philippe étaient pourtant connus, pouvait passer pour un intègre défenseur de la loi et ce fut donc à lui plutôt qu'à Charidèmos que l'Aréopage, qui avait été investi de pouvoirs extraordinaires, confia la défense d'Athènes. Phocion put ainsi couvrir de son autorité les négociations qui, par l'intermédiaire de Démade (alors prisonnier de Philippe), s'engagèrent avec le Macédonien. Ces négociations aboutirent vite à la conclusion d'une paix qui rendit inutiles les mesures de « salut public » envisagées par Hypéride et Démosthène. Philippe renonçait à pénétrer en Attique, moyennant quoi la Confédération athénienne était dissoute, Athènes gardant seulement ses clérouchies de Lemnos, Imbros et Skyros, ainsi que Délos et Samos ; en gage d'alliance, elle recevait Orôpos définitivement détachée de la Béotie ; enfin, les prisonniers de guerre athéniens seraient restitués sans rançon. Ces clauses de paix furent ratifiées par le *dèmos* qui, peu après, accordait la citoyenneté à Philippe et à Alexandre et faisait élever une statue de Philippe sur l'agora.

Vainqueur, Philippe n'en avait pas pour autant terminé avec le monde grec. Dans les mois qui suivirent Chéronée, il s'attacha à régler les rapports qu'il entendait établir avec les cités grecques. En Grèce centrale, il fit preuve de clémence à l'égard des Amphisséens et fit réduire par le conseil amphictyonique l'amende des Phocidiens<sup>1</sup>, qui passa de 60 à 10 talents par an. Puis il se rendit dans le Péloponnèse où toutes les cités, sauf Sparte, l'accueillirent favorablement ; il y arbitra quelques conflits et reconnut la ligue arcadienne récemment reconstituée. Puis il rentra en Macédoine, laissant des garnisons à Corinthe, Chalcis et Ambracie.

Au printemps de 337 se tint à Corinthe un congrès des délégués

1. *Supra*, p. 53.

des Etats grecs sous la présidence de Philippe. Seule Sparte avait refusé l'invitation du roi de Macédoine. Les Etats représentés à Corinthe conclurent avec Philippe un traité qui établissait une paix commune, mais précisée par des dispositions particulières : les Etats contractants s'engageaient en effet non seulement à respecter la liberté et l'autonomie de chacun d'entre eux, mais encore à s'abstenir de tout « changement de constitution, partage de terres, abolition des dettes, libération d'esclaves en vue de révolution ». L'organe chargé de faire respecter ces dispositions était le conseil (*synedrion*) des Hellènes, formé de délégués des Etats participants. Ce conseil fut-il d'emblée l'organe permanent d'une alliance hellénique — de ce que nous appelons la « ligue de Corinthe » — c'est là un point sur lequel on reviendra à l'instant. Toujours est-il que cette association fédérale exista, et qu'elle présente des caractères particuliers par rapport aux organisations similaires antérieures, caractères qu'on analysera dans un autre contexte<sup>1</sup>. Mais il est surtout évident que la différence essentielle entre la « ligue de Corinthe » et les *symmachies* antérieures réside dans le fait que l'hégémonie n'y était plus celle d'une cité, mais celle d'un homme, Philippe. La ligue des Hellènes et le roi de Macédoine étaient en effet unis par une alliance offensive et défensive, dont le but avoué était la guerre contre les Perses, pour venger l'affront autrefois infligé par Xerxès aux Dieux grecs. Les modernes sont divisés sur le point de savoir si l'alliance était partie intégrante de la paix générale, ou si elle constituait un élément distinct qui n'aurait été rendu effectif que lors de la première réunion régulière du *synedrion*, au milieu de l'été 337. Il est aisé de déceler que ce débat apparemment juridique oppose en réalité des jugements opposés sur Philippe : d'un côté, c'est le point de vue au fond « démosthénique » des détracteurs du roi, qui estiment que l'ensemble des dispositions de 337 (paix générale et alliance) aurait été dicté aux Grecs par un Philippe s'étant d'emblée posé en *hégémôn*, en fait en maître ; de l'autre, c'est le point de vue de ceux qui, plus favorables à Philippe, reconnaissent certes qu'il imposa la paix générale aux Grecs, mais que, cela fait, l'alliance aurait été conclue entre partenaires égaux, les Grecs, d'une part, le roi des Macédoniens, de l'autre. Entre ces deux interprétations, la distinction est sans doute illusoire, car il est bien évident que, si les Grecs désignèrent Philippe comme

1. *Infra*, pp. 177 sqq.

*hégémôn* et lui conférèrent les pleins pouvoirs pour la conduite de la guerre perse, c'est qu'ils ne pouvaient faire autrement et étaient en fait contraints de renoncer à toute liberté d'action — bien évident aussi que, si Philippe avait vécu, il aurait conduit et sa politique et les opérations sans se préoccuper de l'avis des Grecs, dont l'approbation lui était d'avance acquise par force, comme devait le faire Alexandre. La discussion sur le rapport entre la paix et l'alliance a son intérêt juridique, elle n'en est pas moins académique sur le plan des réalités politiques du moment.

Au printemps de 336, les forces étaient rassemblées et l'expédition débuta par l'envoi en Asie de 10 000 hommes commandés par Parménion et Attale. Cette armée franchit l'Hellespont et parvint à Cyzique, cependant qu'un mouvement de révolte contre la domination perse se développait dans les cités grecques d'Asie. Philippe devait suivre avec le gros de l'armée, formé des contingents fournis par les alliés grecs. Mais, en juillet 336, il était assassiné et son fils Alexandre était proclamé roi<sup>1</sup>. Il allait reprendre les projets de son père, mais en leur donnant une ampleur que l'adversaire de Démosthène n'avait peut-être pas imaginée.

Ainsi s'achevait le duel qui pendant plus de vingt ans avait opposé un brillant chef de guerre, diplomate rusé et politique habile, au plus grand orateur d'Athènes, devenu le porte-parole de la liberté grecque et de la démocratie athénienne. L'historien, qui ne dispose que de témoignages passionnés et partiaux, s'interroge sur ce qui était réellement en cause. Philippe était-il, comme le représentait Démosthène, un Barbare avide de soumettre la Grèce des cités à sa domination, prêt à acheter les consciences et ne reculant devant rien pour assurer son pouvoir ? Ou, comme se plaisaient à le décrire Eschine ou Isocrate, était-il un vrai Grec, soucieux de mettre fin aux querelles qui divisaient les cités, admirateur sincère d'une Athènes qu'il tenait à associer à son entreprise et à l'égard de laquelle il fit preuve d'une particulière mansuétude ? La justification de la guerre contre les Perses, par la vengeance des affronts faits aux dieux grecs,

1. Sur les conditions de l'avènement d'Alexandre, *infra*, p. 251. Les mobiles du meurtre de Philippe restent en partie obscurs dans leur complexité, mais il faut certainement y faire leur place, à côté de certaines oppositions politiques à l'intérieur de la Macédoine, aux haines et aux inquiétudes provoquées par le récent mariage du roi avec la jeune Cléopâtre, mariage qui portait évidemment ombrage à la reine Olympias et risquait de menacer à terme les droits d'Alexandre à la succession.

n'était-elle qu'un prétexte à la conquête d'un monde en crise qui semblait une proie facile, ou était-elle l'expression d'une piété sincère ? Sans vouloir à tout prix concilier les inconciliables, on peut se demander s'il faut aussi catégoriquement opposer le Philippe de Démosthène et celui d'Isocrate. L'œuvre accomplie par Philippe en Macédoine, comme son habileté militaire et diplomatique révèlent un personnage de grande envergure. Sa mort prématurée empêche évidemment de porter un jugement définitif sur les buts qu'il visait et il n'est donc pas exclu qu'il ait vu au-delà de l'assujettissement du monde des cités grecques, et que l'œuvre d'Alexandre soit donc en partie la continuation de la sienne.

La même incertitude règne quant à Démosthène, en qui l'on peut voir à la fois le patriote ardent, conscient du danger qui menaçait Athènes et auquel l'avenir devait donner raison, et le politicien sans scrupule, avant tout préoccupé de lui-même et de sa carrière et prêt à sacrifier les intérêts réels d'Athènes pour demeurer fidèle à son personnage.

En réalité le problème est autre. Il est de comprendre pourquoi les cités grecques étaient au milieu du iv<sup>e</sup> siècle devenues une proie facile, et pourquoi les plus puissantes d'entre elles, celles qui avaient dominé le siècle précédent, n'étaient plus en mesure d'assurer la défense commune. Autrement dit, c'est le problème de la crise de la cité grecque au iv<sup>e</sup> siècle qui est au cœur du débat.

## CHAPITRE IV

### LES CONFINS ORIENTAUX DU MONDE GREC

Le iv<sup>e</sup> siècle n'est pas seulement celui où les cités grecques s'affrontent en de stériles querelles. Aux franges du monde hellénique se développent des Etats plus ou moins structurés qui constituent une menace grandissante pour les Grecs : la Macédoine devait se révéler le plus redoutable d'entre eux. Mais d'autres, moins directement liés aux grands conflits qui divisent alors le monde grec, tiennent déjà leur place ou s'apprêtent à la tenir dans le concert des peuples méditerranéens. On négligera ici, car ils échappent aux limites géographiques de ce volume, les Celtes qui s'établissent en Occident, les peuples italiens dont la menace s'accroît sur les cités grecques d'Italie, les Illyriens ou le royaume d'Epire<sup>1</sup>. Mais, pour s'en tenir au bassin oriental de la Méditerranée, on a vu quelle place tenaient dans l'histoire du monde grec les royaumes thraces ou le royaume du Bosphore. Intrigues politiques et relations commerciales créaient des liens qui ne laissaient pas de modifier l'équilibre réalisé au siècle précédent et interféraient aussi dans les rapports entre les cités grecques et l'Empire perse. Malheureusement, notre information est bien souvent lacunaire sur ce point. Longtemps, on n'a guère utilisé que les sources grecques et donné de ces contrées l'image que les Grecs nous ont transmise. L'archéologie permet aujourd'hui d'entrevoir des transformations encore imprécises, mais dont il est évident qu'elles ont dû avoir une influence sur l'histoire des cités grecques, influence d'autant plus certaine que le poids énorme de l'Empire perse avait cessé d'être une réalité. Ce vaste édifice s'écroulait en effet de toutes parts, où satrapes et dynastes, surtout à l'ouest, menaient leur propre politique, contribuant encore à aggraver les luttes dans le bassin oriental de la Méditerranée. Il serait

1. Cf. toutefois sur celui-ci, *infra*, p. 427.

imprudent de lier mécaniquement au déclin de l'Empire perse l'émergence de nouvelles puissances militaires et politiques en Orient, mais il est difficile de ne pas voir quelque relation entre les deux séries de faits.

I. — LE DÉCLIN DE L'EMPIRE PERSE AU IV<sup>e</sup> SIÈCLE<sup>1</sup>.

Quand s'ouvre le iv<sup>e</sup> siècle, Artaxerxès II Mnémon règne depuis 404. Dès le début de son règne, qui allait durer près d'un demi-siècle, il eut à faire face à une double menace : l'Égypte, d'une part, redevenue indépendante, connaît une certaine renaissance sous les pharaons des XXVIII<sup>e</sup>-XXX<sup>e</sup> dynasties ; d'autre part, l'alliance qui s'était nouée avec Sparte pendant les dernières années de la guerre du Péloponnèse résista d'autant moins à la victoire spartiate que Sparte soutenait ouvertement le frère et rival du Roi, le jeune Cyrus. Les ambitions de Cyrus s'effondrèrent à Counaxa<sup>2</sup>, mais la rupture entre Sparte et Suse n'en demeura pas moins réelle, non seulement du fait de la présence des mercenaires spartiates en Asie, mais surtout du fait des ambitions personnelles du roi Agésilas. Le réveil de l'impérialisme athénien allait cependant faire disparaître cette tension et permettre au Roi de se poser en 386 en arbitre et en garant de la paix entre les Grecs<sup>3</sup>. Mais, tandis que les renouvellements

1. OUVRAGES A CONSULTER. — Bibliographie générale sur l'Empire perse au volume précédent, p. 13, n. 1 et 2, à laquelle on ajoutera : *Atti del convegno sul tema : La Persia e il mondo greco-romano*, Accad. Naz. dei Lincei, Rome, 1966 ; G. WALSER (ed.), *Beiträge z. Achämenidengesch.*, Wiesbaden, 1972 ; F. HERZFELD, *The Persian empire. Studies in Geography and ethnography of the Ancient Near East*, Wiesbaden, 1968.

Sur la révolte des satrapes : R. P. AUSTIN, *Athens and the satraps' revolt*, *J.H.S.*, LXIV, 1944.

Un document nouveau sur l'histoire des Hécatomnides : H. METZGER, E. LAROCHE et A. DUPONT-SOMMER, La stèle trilingue récemment découverte au Létôon de Xanthos, *C.R. Acad. Inscr.*, 1974.

Sur la Judée : H. KREISSIG, *Die sozialökonom. Situation in Juda z. Achämenidenzeit*, Berlin, 1973.

Sur l'Égypte : P. CLOCHÉ, La Grèce et l'Égypte de 405/4 à 342/1, *Rev. Egyptol.*, n.s., I, 1919, pp. 210 sqq. ; II, 1921, pp. 82 sqq. ; W. SCHUR, Z. Vorgeschichte des Ptolemäerreiches, *Klio*, XX, 1926, pp. 270 sqq. ; F. ZUCKER, Athen u. Ägypten bis auf den Beginn d. hellenist. Zeit, *Festschr. Schubart*, Leipzig, 1950, pp. 146 sqq. ; F. K. KIENITZ, *Die politische Gesch. Ägyptens vom 7. bis z. 4. Jht. vor der Zeitwende*, Berlin, 1953 ; Ed. WILL, Chabrias et les finances de Tachôs, *R.E.A.*, LXII, 1960, pp. 254 sqq. ; M. F. GYLES, *Pharaonic policies and administration 663 to 322 B.C.*, Chapel Hill, 1959 (très rapide) ; P. SALMON, *La politique égyptienne d'Athènes (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.)*, Bruxelles, 1965.

2. *Supra*, p. 16.

3. *Supra*, p. 22.

successifs de la « Paix du Roi » en 374, en 371, en 366, semblaient lui donner à chaque fois un prestige et une autorité plus grands, en fait, le souverain perse n'était plus en mesure d'exercer son autorité dans les limites mêmes de l'Empire, et le déclin de cette autorité avait pour double conséquence de faire de l'Empire une proie tentante pour ceux qui rêvaient de conquêtes et de colonisation, mais aussi de permettre l'affermissement de cultures originales, au sein desquelles l'influence grecque agissait comme un ferment.

Déjà les dernières années de la guerre du Péloponnèse avaient permis à certains satrapes occidentaux, tel Tissapherne, d'intervenir dans les affaires grecques et de mener une politique personnelle. Au lendemain de Counaxa, le Grand Roi put un moment croire qu'il tenait les affaires solidement en main, d'autant plus qu'Athènes était encore hors de combat. Mais le réveil des luttes entre Athènes et Sparte, les ambitions d'Agésilas, l'action des stratèges athéniens n'allaient pas tarder à favoriser à nouveau les intrigues des satrapes. Pharnabaze, l'ennemi de Tissapherne, et Autophradatès, satrape de Lydie, appuyèrent la politique d'Athènes alors que celle-ci commençait à rétablir ses positions dans l'Égée et que ses stratèges soutenaient Evagoras de Chypre contre le Grand Roi et aidaient le pharaon Acoris à conserver son indépendance en Egypte. Si les forces perses réussirent à replacer Chypre sous le contrôle du Roi, elles échouèrent devant la défense égyptienne, assurée par l'Athénien Chabrias. Le Grand Roi obtint cependant des Athéniens le rappel de celui-ci et, les liens s'étant momentanément resserrés entre Athènes et Suse, Iphicrate fut envoyé en Asie pour participer aux côtés de Pharnabaze à une nouvelle expédition contre l'Égypte.

L'échec de cette seconde tentative de reconquête (373) allait entraîner la première révolte générale des satrapes, qui éclata en 371. Deux personnalités émergent parmi les satrapes qui tentèrent de se soustraire à l'autorité du Roi : Datamès, satrape de Cappadoce, qui s'était constitué une véritable principauté en annexant à sa satrapie la côte paphlagonienne, et Ariobarzane, satrape de Phrygie, qui apparaît comme le chef de la révolte. Athènes et Sparte, réconciliées depuis 371, s'allièrent aux satrapes rebelles, tandis que le Roi s'alliait à Thèbes, la puissance alors la plus redoutable en Grèce. Cette alliance demeura d'ailleurs plus théorique que réelle, et les succès des rebelles encouragèrent de nouvelles déflections : Mausole, satrape de Carie, Orontès, satrape de Mysie, Autophradatès, satrape de Lydie demeuré

jusque-là fidèle au Roi, se joignirent à la révolte, ainsi que Tachôs, fils du pharaon Nectanébo, qui apporta aux rebelles l'aide de l'Égypte. En 361, alors que la situation paraissait dramatique, les désaccords entre les satrapes, la mort de Nectanébo, les difficultés d'Athènes qui dut rappeler ses stratèges permirent à Artaxerxès III Ochos de reprendre la situation en main. L'ordre donné aux satrapes de licencier leurs mercenaires suscita d'abord un renouveau de la rébellion, dont le rappel de Charès par Athènes entraîna toutefois l'échec définitif. Artabaze, fils de Pharnabaze, qui avait été le chef de cette seconde révolte, s'enfuit en Macédoine.

Le succès d'Artaxerxès III ne fut cependant pas complet, car son incapacité à reprendre l'Égypte provoqua de nouvelles défections en Phénicie et à Chypre. Soutenu par Idrieus de Carie, successeur de Mausole, le Grand Roi réussit à reprendre la Phénicie, puis enfin l'Égypte, en 345<sup>1</sup>. Ayant ainsi reconstitué l'unité de l'Empire, Artaxerxès III Ochos fit régner la terreur dans les provinces reconquises, abandonnant en particulier la politique de tolérance religieuse qui avait été celle des Achéménides depuis Cyrus. Ainsi, en Égypte, les sanctuaires furent profanés, les prêtres pourchassés, et les livres d'*Eslyher* et de *Judith* ont gardé le souvenir des persécutions qui eurent lieu en Judée. Mais le Roi s'efforça aussi de restaurer son autorité dans l'Empire par une réorganisation des satrapies, tout en surveillant de près ce qui se passait en Europe. Mais il allait être victime de ceux-là mêmes sur lesquels il pensait asseoir son autorité : il fut assassiné en 336 par Bagoas, commandant de la garde royale, qui mit sur le trône Darius III Codoman, lequel allait devoir affronter la coalition que Philippe avait préparée contre lui<sup>2</sup>.

L'apparente reconstitution de l'unité impériale ne doit pas faire illusion. Construction hétérogène, l'Empire perse ne tenait que grâce à la faiblesse de ses adversaires. Le iv<sup>e</sup> siècle avait vu les satrapes acquérir une indépendance de plus en plus grande, accrue encore par leurs intrigues avec les cités grecques et leur usage des mercenaires. L'ancienne séparation entre pouvoirs civils et militaires n'était plus qu'un vain mot : frappant monnaie, les satrapes pouvaient acheter les services d'un condottiere, voire d'un stratège athénien ou d'un roi spartiate ! Bien plus, certains de ces satrapes fondèrent de véritables dynasties : ainsi

1. Ci-dessous, p. 72.

2. *Supra*, p. 63.

Datamès, Pharnabaze ou Hécatomnos le Carien, pour ne parler que des plus puissants.

Le cas d'Hécatomnos et de son fils Mausole est particulièrement éloquent. Hécatomnos, fils d'Idrieus, réussit à imposer sa domination aux cités grecques de la côte carienne, notamment à Cnide et à Halicarnasse, dont son fils Mausole fit sa capitale. Marié à sa sœur Artémise, il régna pendant un quart de siècle et intervint dans toutes les affaires égéennes. Il participa à la grande révolte des satrapes, mais son ralliement à Ochos lui permit de conserver sa satrapie après la victoire du Roi. Il suscita contre Athènes le soulèvement des alliés qui marqua la fin de l'hégémonie athénienne<sup>1</sup>, ce qui lui permit de renforcer son autorité sur les cités grecques de la côte, telles que Mylasa, Iasos, Héraclée du Latmos, etc., ainsi que sur Rhodes et Cos qui, théoriquement indépendantes, n'en tombèrent pas moins sous son influence. Il disposait d'une flotte puissante basée à Halicarnasse, où il fit élever un palais-forteresse. Il demeurerait toutefois théoriquement satrape et, s'il frappa des monnaies d'argent, il s'abstint en revanche de frapper l'or. Dans les cités grecques qui dépendaient de lui, les décrets des assemblées étaient promulgués au nom du Roi et du satrape. Il continuait à envoyer à Suse le tribut de sa province, et le conseil des Cariens envoyait des délégués au Roi. Mais cette soumission était plus théorique que réelle, et rien ne symbolise mieux la puissance de Mausole que le magnifique tombeau qu'après sa mort fit élever pour lui sa sœur-épouse Artémise. La statue colossale qui a été retrouvée dans les ruines du mausolée d'Halicarnasse offre une image éloquente de ces satrapes hellénisés, annonciateurs des rois hellénistiques. On sait que, pour décorer le tombeau de son époux, Artémise fit venir à Halicarnasse les artistes les plus réputés du monde grec, dont Scopas, Bryaxis et Léocharès, en quoi elle ne faisait d'ailleurs que se conformer à un usage inauguré par les grands satrapes du début du siècle, dont les monnaies disent assez combien ils étaient sensibles à l'hellénisme. C'est d'ailleurs en Asie Mineure qu'on trouve certaines des œuvres les plus marquantes de l'art grec du IV<sup>e</sup> siècle. Le mausolée d'Halicarnasse était considéré dans l'Antiquité comme une des sept merveilles du monde, et l'ampleur de ses proportions comme la richesse de sa décoration symbolisent la puissance du satrape de Carie. Tout cela supposait des moyens

1. *Supra*, p. 40.

financiers considérables. Dans ce recueil de stratagèmes financiers qu'est le second livre de l'*Economique* pseudo-aristotélicienne figurent une série d'anecdotes relatives aux difficultés financières de Mausole et aux moyens par lesquels il en vint à bout. En fait, il s'agissait toujours de contraindre les habitants des cités côtières à contribuer « volontairement » en leur faisant craindre des représailles royales. Il serait hasardeux de vouloir trop tirer de ces anecdotes qui révèlent du moins le caractère encore sommaire de l'organisation financière perse et les expédients auxquels il lui fallait souvent recourir.

La personnalité de Mausole, l'éclat de son tombeau, la légende qu'entretint après sa mort son épouse Artémise contribuent à nous éclairer sur la dislocation de l'Empire perse. Pour les autres régions de l'Empire, nous ne disposons pas de renseignements aussi précis et il ne semble pas par exemple qu'en Babylonie cette époque ait été marquée par de profonds changements. Alors que la partie occidentale de l'Empire subissait profondément la marque de l'hellénisme, les structures traditionnelles demeuraient inchangées dans les satrapies orientales. Quant à la région syro-palestinienne, elle subissait également l'influence grecque, mais de façon beaucoup plus sporadique. On ne sait presque rien de l'histoire de la Judée au IV<sup>e</sup> siècle : communauté semi-autonome de caractère sacerdotal<sup>1</sup>, elle frappe des monnaies d'argent imitées des monnaies athéniennes et l'on peut penser que des contacts existent avec le monde grec. Mais force est pour le reste d'avouer notre ignorance, si ce n'est en ce qui concerne l'Égypte.

Les modernes ne sont pas d'accord sur l'année où l'Égypte retrouva son indépendance, en 404 ou en 401. En tout cas, quand commence le IV<sup>e</sup> siècle, c'est chose faite. La libération fut l'œuvre d'un certain Amyrtaïos dont on ne sait pratiquement rien : unique représentant de la XXVIII<sup>e</sup> dynastie, son règne prit fin en 398. Son successeur, premier pharaon de la XXIX<sup>e</sup> dynastie, fut Néphéritès qui régna de 398 à 392. De la présence de navires égyptiens parmi les cent trières détruites par Conon au large de Rhodes, on infère qu'il dut s'allier aux Spartiates alors en guerre contre le Grand Roi. Mais le rapprochement opéré dès 392 entre Sparte et les Perses, face aux ambitions athéniennes,

1. Voir le volume précédent, pp. 26 sqq. et *infra*, p. 623.

allait amener le successeur de Néphéritès, Acoris, à rechercher l'alliance athénienne. Athènes soutenait à ce moment la révolte d'Evagoras de Chypre contre le Roi, dont on a vu qu'elle échoua malgré l'envoi de cinquante navires égyptiens. La présence de l'Athénien Chabrias et de mercenaires grecs en Egypte permit cependant à Acoris de résister aux Perses et de sauvegarder l'indépendance égyptienne. Sa mort, en 380, fut toutefois suivie d'une période troublée à laquelle mit fin l'avènement de celui qui allait être le dernier grand roi de l'Egypte indépendante, Nectanébo, fondateur de la XXX<sup>e</sup> dynastie. Son règne fut marqué d'abord par une nouvelle attaque perse, d'autant plus dangereuse que les Athéniens combattaient cette fois aux côtés du Roi, auquel ils avaient envoyé Iphicrate, et que l'armée royale était commandée par Pharnabaze<sup>1</sup>. Celui-ci parvint à pénétrer en territoire égyptien et marcha sur Memphis, mais il ne réussit pas à s'emparer de la ville et battit en retraite.

L'Egypte connut alors quelques années de prospérité dont témoignent les importants travaux de reconstruction datant du règne de Nectanébo, qui impliquent que le pharaon disposait de revenus importants et que la tranquillité dont jouissait le pays lui permettait de les consacrer à des activités pacifiques. Mais les choses changèrent à partir de 366, lorsque le pharaon associa à son pouvoir son fils Tachôs, ambitieux qui rêva de faire la guerre à l'Empire perse au moment où le Grand Roi avait à faire face à la grande révolte des satrapes. Or, pour une telle entreprise, il fallait des soldats. En 366, Tachôs envoya des ambassades à Sparte et à Athènes, alors réconciliées, pour y recruter des mercenaires. Sparte lui envoya le vieil Agésilas avec 1 000 hoplites, et Athènes Chabrias avec 10 000 mercenaires. Cela représentait pour le pharaon une dépense considérable. Si l'on en croit le livre II de l'*Economique*, auquel il a déjà été fait allusion, ce fut Chabrias qui suggéra au roi les moyens de se procurer de l'argent, d'une part, en imposant lourdement les temples, d'autre part, en créant un certain nombre de taxes sur les transactions commerciales, sur les ateliers, etc. Ces pratiques permirent à Tachôs d'entamer au début de 361 une campagne victorieuse en Syrie, mais elles ne tardèrent pas à se révéler néfastes. En son absence, Tachôs avait confié la régence à son frère Tamos, qui se trouva bientôt affronté à une rébellion généralisée. Il rappela alors en Egypte son fils Nectereb (appelé

1. *Supra*, p. 67.

aussi Nectanébo II) qu'accompagnait Agésilas. Abandonné d'une partie de son armée, ainsi que de Chabrias et des Athéniens, Tachôs se réfugia auprès du Grand Roi, et Nectereb demeura maître de l'Égypte. Il allait y régner quinze ans ; prenant le contrepied des mesures impopulaires de Tachôs, il restaura les propriétés des temples et fit de nombreuses reconstructions. Il est vraisemblable aussi qu'il allégea le poids des taxes les plus lourdes. Mais il devait succomber devant l'offensive d'Ochos en 345 et se réfugia en Haute-Égypte où il résista jusqu'en 341.

L'Égypte redevint satrapie et fut livrée au pillage. Les années qui précèdent l'arrivée d'Alexandre furent marquées de rébellions sporadiques qui, contribuant encore à affaiblir le pays, devaient en faire une proie facile pour le Macédonien<sup>1</sup>.

Le iv<sup>e</sup> siècle représente donc pour l'Égypte un ultime sursaut d'indépendance et une période d'incontestable renaissance. Cependant, comme dans toutes les satrapies occidentales de l'Empire perse, on y est frappé par la permanence de la présence grecque. Non seulement les pharaons des deux dernières dynasties ont à leur service des mercenaires grecs — ce qui n'est pas nouveau — mais surtout leurs conseillers, comme on l'a vu par l'exemple de Chabrias, sont Grecs : Tachôs lève des taxes et frappe des monnaies de type grec. Enfin, on a même pu relever des traits d'influence grecque dans le domaine de l'art, par exemple dans les reliefs qui ornent le tombeau de Pétosiris, un prêtre d'Hermapolis. L'entrée de l'Égypte dans le monde hellénistique se fera ainsi tout naturellement.

Ce bref aperçu de l'évolution de l'Empire perse au iv<sup>e</sup> siècle appelle une double conclusion. D'une part, son histoire révèle des ferments de désagrégation, qui s'expliquent par la médiocrité des deux souverains qui régnèrent à Suse pendant la plus grande partie du siècle et, en ce qui concerne du moins les régions occidentales, par les intrigues des cités grecques. Mais la médiocrité royale n'a valeur d'explication que parce que, en dépit de l'organisation donnée à l'Empire par Darius au début du siècle précédent, cet Empire restait une construction hétérogène dont le seul élément d'unité était précisément la personne du Roi. Pour autant qu'on puisse les connaître, les structures sociales sont demeurées inchangées dans les différentes satrapies

1. *Infra*, p. 266.